



C O L L E C T I F
La Compagnie des Scribes

*Le temps
des vertiges*

RECUEIL DE TEXTES DE 8 AUTEUR·TRICE·S

CAYETANA CARRIÓN, GERALDINE CATINO, JOSÉE GALLOIS, NECTARIA KASIMAKIS,
JEAN-PAUL MATHELOT, JEAN-RENÉ MPASSY, CHARLES MUKWAMA,
CLARA RIBIÈRE, CORENTIN ROCHER, OLIVIER SCHNEIDER-DEPOUHON

AVEC L'ACCOMPAGNEMENT DE CHARLINE RACK ET CATHERINE DEPRez

Quelques mots sur Entr'âges et sur ScriptaLinea

Le recueil de textes *Le temps des vertiges* a été réalisé par le Collectif La Compagnie des Scribes, à l'initiative de l'asbl Entr'âges en partenariat avec ScriptaLinea selon les principes et la méthodologie des collectifs d'écrits, mis en place par ScriptaLinea – en français « Collectifs d'écrits » aisbl.

Entr'âges a pour mission de favoriser les liens entre les personnes de générations différentes dans une dynamique de solidarité et de réciprocité. L'association s'adresse à toute personne, avec une attention particulière aux personnes fragilisées socialement et aux porteurs de projet et ce, en vue de soutenir leur pouvoir d'agir.

À travers sa mission, l'association répond à plusieurs enjeux tels que l'égalité et la justice sociale, la mobilisation et la participation citoyenne, l'inclusion sociale, le décroisement des générations, la déstigmatisation et la non-discrimination fondée sur l'âge.

En vue de réaliser sa mission, l'association informe, forme et sensibilise aux questions autour de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons. Elle anime des projets de terrain qui visent à promouvoir le lien entre des personnes d'âges différents. Elle offre un accompagnement et un soutien méthodologiques aux professionnels et porteurs de projets.

Entr'âges organise également des campagnes et des événements de promotion d'activités intergénérationnelles et est engagée dans un travail de représentation et de plaidoyer auprès des institutions et instances politiques.

Droits d'utilisation:

Le temps des vertiges du Collectif La Compagnie des Scribes est réalisé par l'asbl Entr'âges et produit par ScriptaLinea aisbl.

Les textes et illustrations sont mis à disposition selon les termes de la licence *Creative Commons Attribution – Pas d'utilisation commerciale – Pas de modification*
[texte complet sur: <http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>]



ScriptaLinea, 2022
www.scriptaline.org

N° d'entreprise BE 0503.900.845
RPM Bruxelles

Edit. resp.: Isabelle De Vriendt
Siège social: Avenue de Monte-Carlo 56 - B- 1190 Bruxelles (Belgique)

Si vous voulez rejoindre un Collectif d'écrits, contactez-nous via
www.scriptaline.org

Enfin, elle développe la production de publications et d'outils et gère un centre de documentation en gérontologie sociale et en intergénération unique en Belgique francophone.

ScriptaLinea se veut un réseau, un soutien et un porte-voix pour toutes les initiatives collectives d'écriture à but socioartistique en Belgique et dans le monde. Ces initiatives peuvent se décliner dans différentes expressions linguistiques : français (Collectifs d'écrits), portugais (Coletivos de escrita), espagnol (Colectivos de escritos), néerlandais (Schrijverscollectieven), roumain (Colectiv de scriere / scriere creativă), anglais (Writing Collectives)...

Chaque collectif d'écrits rassemble un groupe d'écrivain·e·s (reconnu·e·s ou non) désireux·ses de réfléchir ensemble sur le monde qui les entoure. Ce groupe choisit un thème de société que chacun·e éclaire d'un texte littéraire pour aboutir à une publication collective, outil de sensibilisation et d'interpellation citoyenne et même politique (au sens large du terme) sur la question traitée par le collectif d'écrits. Une fois l'objectif atteint, le collectif d'écrits peut accueillir de nouveaux et nouvelles participant·e·s et démarrer un nouveau projet d'écriture.

Les collectifs d'écrits sont nomades et se réunissent dans des espaces (semi-)publics : centre culturel, association, bibliothèque... Il s'agit en effet pour le collectif d'écrits et ses lecteur·trice·s d'élargir les horizons, de renforcer le tissu socioculturel d'une région, d'une commune ou d'un quartier et ce, dans une logique non marchande.

Les collectifs d'écrits se veulent accessibles à ceux et à celles qui souhaitent stimuler et développer leur plume au travers d'un projet collectif et citoyen, dans un esprit de volontariat et d'entraide. Chaque écrivain·e y est reconnu·e comme expert·e, à partir de son écriture et de sa lecture, et s'inscrit dans une relation d'égal·e à égal·e avec les autres membres du collectif d'écrits, ouvert·e aux expertises multiples et diverses.

Chaque année, les collectifs d'écrits se rencontrent pour découvrir leurs spécificités et les réflexions des uns et des autres sur notre société. Ils reconnaissent dans les autres parcours d'écriture une approche similaire. Cette démarche, développée au niveau local, vise donc à renforcer les liens entre individus, associations à but social et organismes culturels et artistiques dans une perspective citoyenne qui favorise le vivre ensemble l'engagement, l'esprit critique et la création littéraire.

Cayetana Carrión

Chargée de projets à l'ASBL Entr'âges

Isabelle De Vriendt

Coordinatrice de l'ASBL ScriptaLinea

ENTR'AGES

ScriptaLinea
AISBL

Présentation de notre collectif

Anderlecht regorge de belles surprises! Qui aurait imaginé qu'au cœur de la commune, des scribes venu·e·s de tous horizons formeraient un collectif d'écrits?

Né à l'initiative des participant·e·s au projet "Vagues impressions par-dessus le canal..." à Anderlecht en 2018, le Collectif La Compagnie des Scribes s'est formé dans les locaux accueillants de la Boutique Culturelle d'Anderlecht. Sensible à la problématique de l'immigration, il a publié son premier recueil de textes : *Des errances, Déshérences* (2019).

En 2020, le deuxième parcours du collectif ne s'est pas laissé dérouter par la pandémie du Covid-19. Il a maintenu sa voilure et a su poursuivre son chemin en imaginant que peut-être *Demain est un autre monde* (2021).

Aujourd'hui, au cours de notre troisième parcours, nous avons conjugué virtuel et présentiel. Nous avons accordé nos idées fécondes, accolé nos mots cachés dans nos méninges, accouplé nos opinions plurielles, agencé nos fertiles oppositions, adapté nos riches visions, ajusté nos orientations, adjoint nos expertises éclairées, agrégé nos imaginaires, arrangé nos tarabiscotages, associé nos évasions, lié nos émotions, assorti nos complémentarités, allié nos troupes de paragraphes, aggloméré nos histoires d'anticipation, assemblé bout à bout nos correspondances.

Finalement, nous nous sommes attaché·e·s, nous avons agi ensemble par l'écriture et continué le beau voyage de la Compagnie des Scribes.

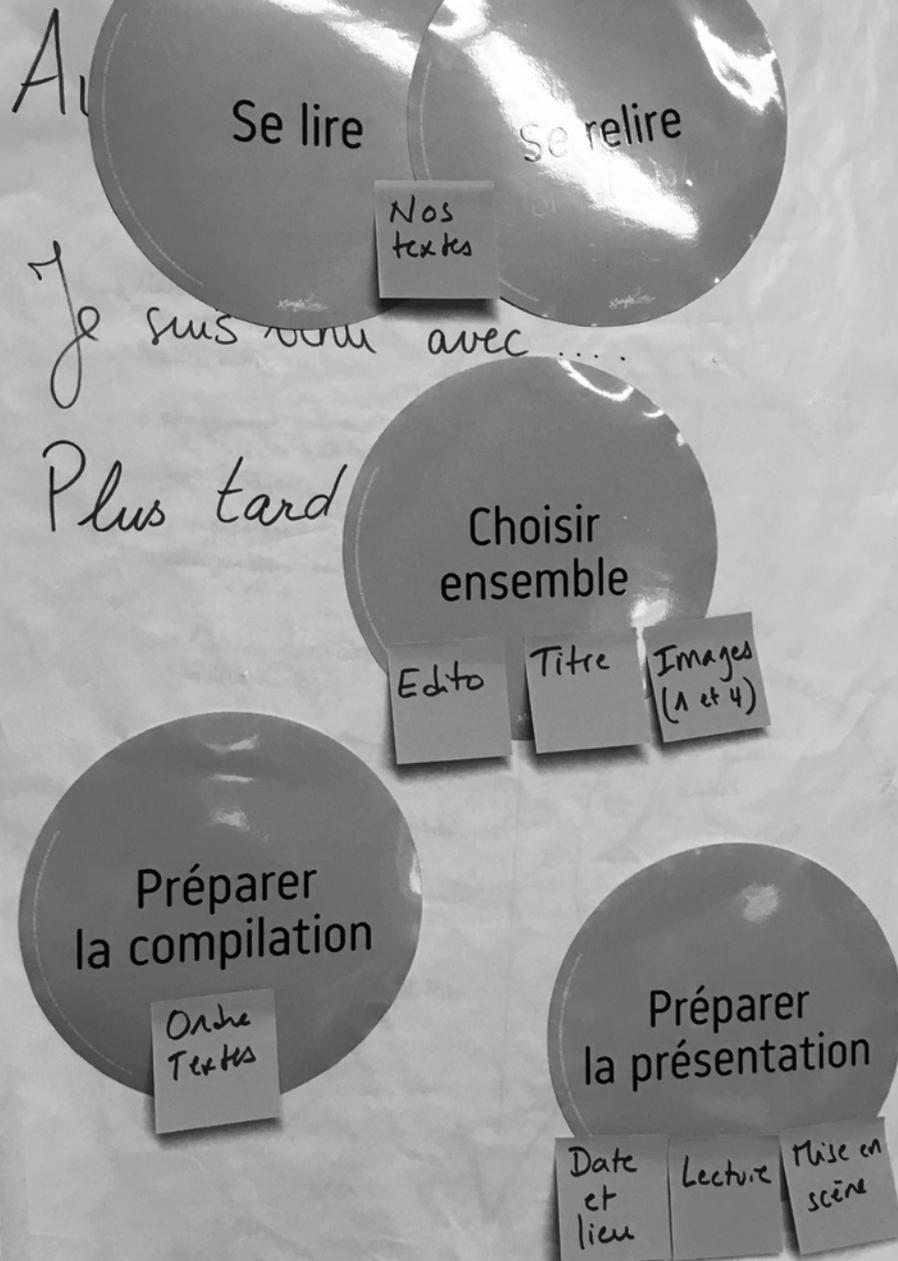


Table des matières

Pour s'y retrouver

10	Éditorial	74	<i>Métamorphoses</i> – Cayetana Carrión
13	<i>Je me sens humain.e quand...</i> – Poème collectif	84	<i>Texte en T9</i> – Corentin Rocher et Clara Ribière
15	<i>Ce qui me rend humaine</i> – Geraldine Catino	87	<i>Acrostiche</i> – Nectaria Kasimakis
17	<i>H comme Humanité</i> – Jean-Paul Mathelot	89	<i>Cadeau de l'au-delà</i> – José Gallois
19	<i>Un esprit rebelle</i> – Texte collectif	93	<i>Révolution</i> – Clara Ribière
21	<i>La tragédie de Kimpa Vita</i> – Jean-René Mpassy	99	<i>Acrostiche</i> – Catherine Deprez
27	<i>Acrostiche</i> – Corentin Rocher	101	<i>Pluie</i> – Olivier Schneider
29	<i>Dimanche, 15 août 2021</i> – Geraldine Catino	105	<i>La nature du climat</i> – Charles Mukwama
35	<i>Pourquoi fuir ?</i> – Texte collectif	109	<i>L'air</i> – Cayetana Carrión
37	<i>Le noyer de mon voisin</i> – Charles Mukwama	111	<i>La grêle</i> – Texte collectif
43	<i>Vue en Coupe</i> – Olivier Schneider	113	<i>Acrostiche</i> – Jean-Paul Mathelot
49	<i>Mon meilleur ami</i> – Josée Gallois	115	<i>Il était une fois...</i> – Geraldine Catino
53	<i>Acrostiche</i> – Clara Ribière	119	<i>Le monde change</i> – Catherine Deprez
55	<i>Petit poème</i> – Olivier Schneider	121	<i>Acrostiche</i> – Geraldine Catino
57	<i>Addictives</i> – Jean-Paul Mathelot	123	<i>La tête dans les nuages</i> – Clara Ribière
59	<i>00011101101110001</i> – Corentin Rocher	124	Qui sommes-nous ?
63	<i>Acrostiche</i> – Olivier Schneider	129	Les lieux traversés
65	<i>Ma vie a été parsemée de douceur</i> – Nectaria Kasimakis	134	Remerciements
67	<i>Il était une fois un petit hérisson</i> – Texte collectif		
69	<i>Acrostiche</i> – Charles Mukwama		
71	<i>Je suis moine</i> – Jean-Paul Mathelot		

Éditorial

Brève mise en bouche

Nous, humains, rêvons de vivre en harmonie avec les plantes, les animaux. Nous rêvons d'être heureux. Nous rêvons de nous coucher au bord de notre monde, de le regarder et d'admirer sa beauté... Mais depuis qu'il n'y a plus de saisons, n'est-ce pas, et que l'air que nous respirons nous effraie, un cauchemar s'engouffre dans le rêve.

Un monde. Lequel ? Celui où l'eau naturelle est devenue très rare, voire pratiquement inexistante et où nous ne savons pas comment celle que nous consommons est produite.

Un monde de l'instabilité politique où la prédation socio-économique suscite depuis des siècles une réaction prophétique et messianique. Comment y faire face ?

Un monde où les humains doivent s'écarter des ennemis qu'ils sont les uns pour les autres.

Un monde en constante évolution. De maelstroms permanents. De vertiges. Où ceux qui n'arrivent plus à suivre doivent s'en aller et disparaître.

Un monde dans lequel ces êtres, qui se disent humains, se réveillent, scrutent l'horizon. Ils savent qu'ils ne doivent leur évolution ni à l'intelligence artificielle ni à la technologie. Peut-être à la mythologie, à cette déesse qui s'est penchée sur leur berceau et qui leur a murmuré à l'oreille que chaque vie est un monde.

Un monde dont ils ont été les créateurs et les fossoyeurs. Il est grand temps de réécrire l'histoire. Le reverdissement des consciences serait la clé de voûte de l'avenir de notre planète.

*Le Collectif
La Compagnie des Scribes*

Collectifs d'écrits

Je me sens humain·e quand...

Poème collectif

Je me sens humain·e quand...

... ma liberté n'est pas bafouée

... je tiens compte de mon environnement

... je respecte les lois de la nature,

... je ne porte pas préjudice aux êtres humains,
aux animaux et à la nature

... tu me fais rire

... je suis capable d'aider les personnes vulnérables

... ça m'arrange

... je ferme les yeux et que je sens ta présence

... je me reconnecte à mon corps

... je participe à des innovations qui impactent notre quotidien
et notre environnement

... je me sens petit·e dans le cosmos

... je m'émerveille d'entendre les voix de mes voisins
assis à une table au café du coin

... je contemple mon chat

... j'ai la capacité de vaincre la peur

... je suis touchée par un regard qui dit la joie ou la tristesse

... je trouve les choses belles

... j'affronte mes démons la nuit et qu'ils ne me font plus peur.

*Clara, Geraldine, Corentin, Josée,
Olivier, Nectaria, Jean-Paul,
Charles, Jean-René, Charline,
Cayetana et Catherine*

Membres 2021-2022 du Collectif
La Compagnie des Scribes

Collectifs d'écrits

Ce qui me rend humaine

Geraldine Catino

Ce qui me rend humaine,
je ne le dois pas à l'intelligence artificielle,
ni à la technologie.
Je le dois peut-être un peu à la mythologie.
À cette déesse* qui s'est penchée sur mon berceau,
qui m'a donné en cadeau la confiance, la force,
la résistance et la lucidité pour combattre la manipulation.
Elle a tissé pour moi des liens vers une pensée universelle.
Elle m'a appris à ne pas me méfier du changement,
à accepter l'évolution de l'humanité.
Elle m'a murmuré à l'oreille que chaque vie est un monde.
De ne pas regretter celui d'avant,
de désirer juste un monde meilleur.
Elle a posé sur mon front le baiser de la résilience.

* clin d'œil à la déesse romaine Minerve.

H comme Humanité

Jean-Paul Mathelot

Je ne vais pas faire d'Hagiographie. Hannibal avec ses Hordes Hâlées et celles des Huns sont-ils les Hérauts, voire les Héros de l'Humanité? Autour d'eux, Halos d'Horreurs. De Haine. Leur Habilité à tout Hacher était Horrible.

Histoires d'Hinterland, là où les Herbes ne repoussent plus.
Histoires de paysages Happés.
Histoires d'Habitats Hantés.
Histoires d'Habitants Harcelés, pourtant déjà en Haillons.

C'était avant-avant-avant-Hier. Hiatus avec aujourd'hui?

Je suis maintenant dans mon Hamac. Juste sorti de mon Hamann Heureux, mais Hésitant. Hagard.

Les Hôtes des terres, des eaux, des airs sont dans l'Hécatombe. Hérissons, Hippocampes, Hippopotames, Hannetons, Hirondelles et autres Halètent. Que va-t-il subsister d'eux face à nos Homicides? En effet, les animaux ne sont-ils pas Humains comme nous? Je suis Horrifié par leur survie, la nôtre.

J'Hallucine. Déconnectés de nos voisins Habituels, nous devenons des Handicapés. Juste bon à être des Hardes Homéostatiques. Happés par une consommation Hyperbolique.

Menons le Hadj! Je Harangue les Hackeurs environnementaux. Halte! Hommes, Halez-vous Hors de votre Hébétude!

Un Esprit rebelle

Texte collectif

Il était une fois, dans un pays lointain, un Esprit rebelle.

Avec son sac sur le dos, elle gravit la montagne. Que c'est beau, se dit-elle, tout haut ! Bienvenue, lui dit l'Esprit.

Que vais-je bien pouvoir faire comme mauvais coup ? La faire tomber ou bien lui faire peur, pourquoi ne pas la vider ?

Je sais que tu as toujours un esprit mal tourné. Espèce de vipère ! Je m'en vais te tordre le cou.

Pensons plutôt résilience. On ira consulter un médiateur. De toutes façons, tout conflit se résout par le dialogue.

— Tu es d'accord avec ça, toi ? lui demandais-je.

— Ben, je ne sais pas. C'est vrai que de rester dans le conflit, c'est pas top, mais ça nous fait bouger.

— T'as raison.

Il y a du bon dans les conflits, on ne doit pas systématiquement les éviter, car on risque alors de refouler les choses qui finiront par éclater au grand jour.

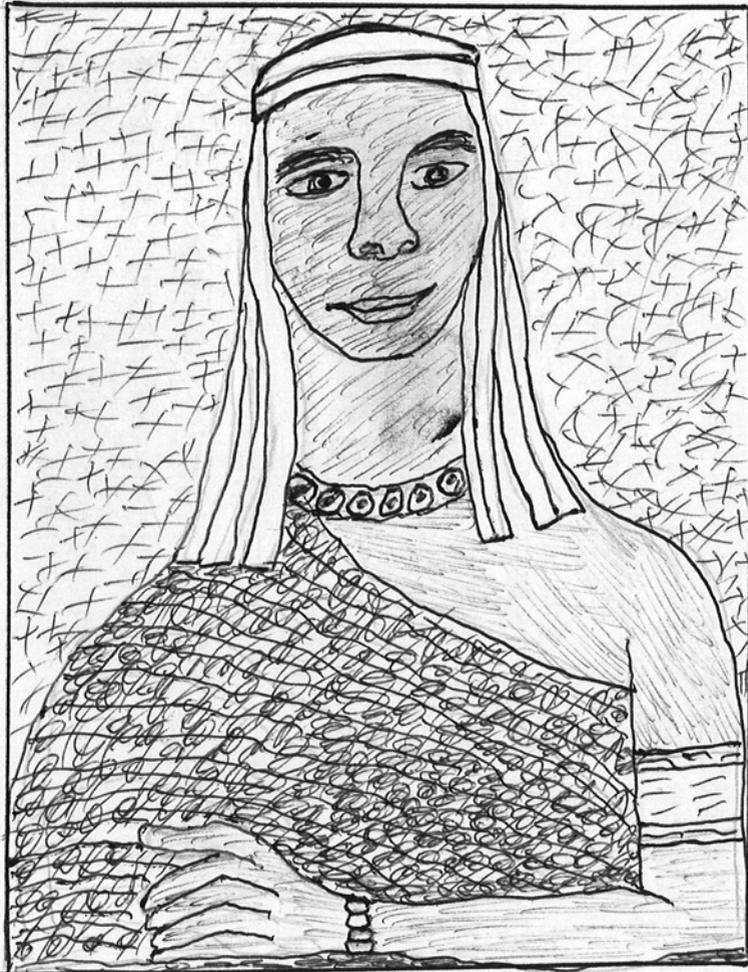
La tragédie de Kimpa Vita

Jean-René Mpassy

Cinq siècles avant que je ne vienne au monde, les grands royaumes puissants et prospères d'Afrique ont été envahis par les puissances occidentales.

La terre de mes ancêtres, le Royaume Kongo, situé en Afrique centrale, partagé entre l'Angola, les deux Congos et le Gabon, n'échappe pas à cette invasion programmée : pillages, esclavage, massacres et déportations des populations vers des terres lointaines étaient le lot quotidien des miens. Pour lutter contre cette situation, Kimpa Vita, une jeune prophétesse de 22 ans se lève pour lutter contre ces prédatons. Mais en dernière instance, et sous l'ordre des prêtres capucins portugais, le 2 juillet 1706, elle est brûlée vive à Divululu, un village près de Mbanza Kongo, la capitale.

Le Royaume Kongo était un État très développé, avec un large réseau commercial. Hormis les ressources naturelles et l'ivoire, le pays fait le commerce le cuivre, l'or, les vêtements de raphia, la poterie, et dispose d'une monnaie et de finances publiques. On y pratique surtout l'agriculture, la chasse et l'élevage. Vers le milieu du XVIe siècle, ce Royaume est envahi par les Yakas et sa capitale Mbanza-Kongo détruite. Le roi Alvare Ier doit demander l'aide de Sébastien Ier, roi du Portugal, qui le rétablit trois ans plus tard. Un siècle plus tard, les colons portugais d'Angola montent une expédition contre le royaume pour s'emparer de ses mines. Au Manikongo, le roi est décapité. Cependant, le royaume continue d'exister comme un État fantoche durant deux siècles. Des luttes de conquête du pouvoir persistent jusqu'aux indépendances.



L'instabilité politique et la prédation européenne vont susciter, au début du XVIIIe siècle, une vive réaction prophétique et messianique. Plusieurs femmes engagées spirituellement reçoivent des visions, dont Apollonia Mafuta, en 1704. Sous l'éveil que cette prophétesse apporte, plusieurs groupes de prière voient le jour et de nombreuses personnes visitées par le Saint-Esprit entrent en transe et se mettent à prophétiser.

Dans un de ces groupes de prière se trouve une jeune fille âgée de 22 ans. Nsimba Margueritte Béatrice, devenue Dona Béatrice après son baptême, est appelée Kimpa Vita (Matériel de guerre). Son père, sa mère, ses frères et sœurs sont, comme elle, chrétiens catholiques de la paroisse Kintuadi Saint-Antoine de pères portugais et capucins. On a pris l'habitude d'appeler les chrétiens de cette paroisse « les enfants de Saint-Antoine ».

Ces derniers prient pour le Kongo dans leur paroisse dès la naissance des groupes de prière. Les prêtres catholiques portugais en sont très fâchés et interdisent ces prières. C'est ainsi que Dona Béatrice et les autres quittent cette paroisse pour créer un groupe indépendant chargé de prier pour le pays. Elle se montre très engagée pour son pays et, lors d'une séance de prière, l'Esprit-Saint descend sur elle, elle se met à trembler et entre en transe. C'est à partir de ce jour qu'elle commence à prophétiser.

Un jour, Kimpa Vita tombe malade et, faute de traitement approprié, elle meurt et se rend dans le monde invisible. Le troisième jour, alors qu'on voulait l'enterrer, elle ressuscite d'entre les morts ; elle commence alors à enseigner à tous ceux qui sont présents à ses funérailles.

Pendant son séjour dans le monde invisible, elle est investie d'une mission sacrée par les ancêtres. On lui confie la mission d'éveiller les populations kongo, de les unir, de reconstruire la ville de Mbanza Kongo (San Salvador) et de rétablir le roi.

Plusieurs personnes viennent la voir car elles veulent écouter de leurs propres oreilles son histoire. Elle leur enseigne tout ce que les ancêtres lui ont confié comme mission. Un grand vent d'éveil souffle dans le pays, les hommes et les femmes sont enfin revenus à la spiritualité traditionnelle kongo.

Un jour, elle se rend avec son groupe sur la montagne de l'Union Fédérale du Kongo ; Mama Mafuta, son initiatrice alors âgée de 75 ans, arrive sur la montagne de Nkumba Ngudi et décide de fusionner son groupe de prière avec celui de Kimpa Vita. Elle confie à Kimpa Vita la responsabilité de diriger le nouveau groupe unifié. Depuis ce jour, c'est à Mbanza Kongo, la capitale, que les gens viennent recevoir les enseignements et les messages avant de les répandre par la suite partout dans les villages.

Pour encourager tous ceux qui acceptent son message, la jeune prophétesse leur construit des maisons pour que ces personnes résident désormais à Mbanza Kongo. Et en peu de temps, la capitale est remplie de maisons construites en pierres et en briques cuites. Ce succès suscite inévitablement la colère des prêtres catholiques portugais. Ils organisent des descentes dans les villages pour forcer les chefs à interdire à la population de suivre et de mettre en application les enseignements reçus.

Par réaction, pris de colère, les villageois se retournent contre les prêtres et les chassent de leurs villages. Ils déterrent et jettent les croix et statues des catholiques, rejettent le baptême et les bénédictions des prêtres catholiques. Les prêtres ne circulent plus seuls dans les villages, ils se font désormais accompagner par des soldats armés. Ces derniers ayant pour mission d'abattre, sans état d'âme, tous ceux qui refusent de faire baptiser leurs enfants.

Un certain jour, le père Lorenzo da Lucca envoie ses militaires dans la forêt, ils y arrêtent Mama Lubondo et la pendent en l'attachant sur la croix. Selon le Père Lorenzo, cette femme est une féticheuse. Mais Mama Lubondo explique que c'est parce qu'elle a refusé que ce prêtre baptise son fils qu'il l'a fait crucifier.

Après avoir reconstruit notre capitale, comme les ancêtres le lui avaient recommandé, Kimpa Vita envoie ses fidèles auprès des Notables prétendants au trône, Ndo Mpetelo et Ndo Nzuawu, et les invite ensuite à Mbanza Kongo. Ces derniers acceptent l'invitation, mais sous l'influence des prêtres catholiques capucins, ils changent d'avis. Peu après, la prophétesse se rend elle-même chez ces Notables, et réussit tout au moins à récupérer les insignes royaux qu'elle ramène à Mbanza Kongo.

À Mbanza Kongo, elle organise une rencontre de 72 hommes venus des diverses régions qui ont accepté son message. Au cours cette rencontre, on décide qu'un nouveau roi soit choisi à la fin de l'année 1706. Tous les politiciens Bakongo qui désiraient devenir roi avaient un délai de six mois pour se faire enregistrer.

Forts de cette rencontre, Dona Béatrice et ses adeptes se rendent ensuite à Pendele, dans la forêt, pour une retraite spirituelle, mais aussi pour faire un jeûne de 40 jours afin de prier pour que le choix du nouveau roi se fasse dans de bonnes conditions. Mais leurs persécuteurs n'avaient pas encore dit leur dernier mot.

En effet, pendant qu'ils priaient tranquillement dans la forêt, les militaires portugais les encerclent, arrêtent Dona Béatrice et assassinent tous ceux qui étaient avec elle. Ils l'emmènent au palais royal à Divululu. Elle est jugée par un tribunal présidé par les Pères portugais, Lorenzo da Lucca et Berdado da Gallo.

Le tribunal exige que Kimpa Vita récuse ses prêches et ses messages au peuple et qu'elle demande aux populations kongo de retourner dans l'église catholique, en échange de sa liberté. Devant son refus catégorique de renoncer à sa mission, les militaires qui opèrent sous les ordres des Pères capucins se saisissent d'elle et la jettent au feu avec son compagnon et son fils dans les bras.

La mort de Kimpa Vita a profondément remué le pays et sa mémoire reste vivace. Depuis, des ouvrages et des documentaires lui ont été consacrés, et plusieurs lieux portent son nom en Afrique centrale, dont une université Kimpa Vita (UNIKIVI) à Uige en Angola.

Elle est et restera une des figures emblématiques de la résistance à la pénétration européenne en Afrique.

Acrostiche

Corentin Rocher

Hume le présent ainsi s'en va
Une fleur des champs lors d'un combat
Même alléché par les anciens
Amer au bord je mets les deux pieds dans un ravin
Invente un truc pour que j'aspire
Nef ou clef, une paille au pire





Dimanche, 15 août 2021

Geraldine Catino

Elle a pris l'avion pour traverser cette mer qu'elle a tant aimée, pour aller plus vite, pour avoir moins peur de l'eau.

Ici, dans le Sud, c'est la canicule, là-bas, dans le Nord, les intempéries et les inondations.

Elle pense au changement climatique, à toutes ces heures interminables d'émissions de radio, de télévision ou sur le net, où des experts de tout genre expliquent le pourquoi du comment de ce changement. Chacun a sa formule, sa vérité, son quart d'heure de gloire. Tous sont d'accord sur un point, les coupables, c'est sa génération. Elle fait partie des trente glorieuses, du boum économique, de la mondialisation, des bouteilles en plastique, des voyages low cost grâce auxquels elle a pu voir du pays. Son premier vol à 25 ans, la Grèce, Corfou. 1976, Club Med, libre et femme.

Une catastrophe en efface ou gomme une autre. Il n'y a pas si longtemps, le covid-19 prenait toute la place, maintenant, c'est son variant... Qui sait si le changement climatique est peut-être un variant de la bêtise humaine.

Elle se demande où est passé le monde d'après, celui qu'on espérait, celui de la solidarité. Où sont passés les circuits courts et toutes ces personnes qui ont continué à travailler pendant la pandémie. On les a balayés d'un revers de la main. On se balade à nouveau dans les grandes surfaces à la recherche du fruit exotique, des capsules de café. Le consumérisme bobo revient à la mode, on roule à vélo, de plus en plus électrique ainsi que les voitures qu'on vend à coup de primes d'État, puisqu'il faut que la planète respire, tant pis si ce sont des enfants qui étouffent dans les mines pour extraire le

G. Catino '99

cobalt. La solution en matière d'énergie pour l'avenir sera-t-elle fondée sur des atteintes aux droits humains ?

Ses réflexions sont biscornues, pas très claires et elle n'est pas sûre que tout ce qu'elle pense soit exact. Après tout, sa pensée suit le professionnalisme journalistique de cette période : faire du buzz, être les premiers à diffuser une info sans toujours contrôler la source alors... alors sa pensée ressemble davantage à pas grand-chose...

Dans dix minutes elle va atterrir à Comiso, petit aéroport du Sud de la Sicile, où n'atterrissent que des avions low cost.

Elle a loué une voiture à essence, cela l'a fait sourire. En Corse la majorité de la flotte chez un concessionnaire de location de voitures est électrique, mais il n'y a pas assez de bornes sur l'île de beauté, résultat 20 minutes de palabres et de débats sur les chaînes de télévision françaises, le reste du monde n'a plus d'importance, soyons nombrilistes...

Elle roule en longeant la mer. Cela fait des années qu'elle n'a pas mis les pieds en Sicile, à cause de cette mer qu'elle aime tant et dont elle déteste ce que l'homme en a fait : un cimetière.

Voici plus d'un an que la pandémie a cadenassé la liberté individuelle. Elle songe à son choix, mais était-ce vraiment un choix ou plutôt une obligation ? Le vaccin pour une place au soleil, à une terrasse, dans une salle de cinéma ou de théâtre, surtout pour un repas en famille.

Elle vient d'avoir 70 ans ; son avenir, elle l'a déjà vécu mais elle rentre en résistance. Elle n'admet pas qu'on la mette dans la case des seniors, cette ségrégation de l'âge. Elle a l'âge de sa vie, de ses amours, de ses ruptures, de ses combats féministes, de sa solitude, de ses rires, de ses rides. Elle a l'âge qu'elle se donne chaque matin selon son humeur ou les caprices de son corps.

Ce qui l'amuse, c'est le regard que l'on pose sur elle. Elle seule sait que le temps s'est un jour arrêté et a brouillé les pistes de sa vie.

À l'hôtel, machinalement, elle allume la télévision pour écouter le journal. Elle adore entendre parler italien, elle, l'Italienne dont la langue maternelle est le français. En défaisant sa valise, elle entend la journaliste prononcer « Kaboul ». Son sang se glace dans ses veines: Kaboul est tombée, les talibans sont entrés en vainqueurs dans la ville. Elle s'assied sur le bord du lit et regarde l'écran. L'aéroport de Kaboul est envahi de gens qui veulent fuir, ils s'accrochent aux avions, mais son regard cherche autre chose dans ces images. Où sont les femmes à évacuer, les femmes à sauver ? Où sont les hommes pour les protéger du diable ?

Toutes les chaînes de télévision rappellent l'enfer qu'elles ont vécu. L'Europe a peur pour elles mais peu de voix s'élèvent, aucune armée ne descend dans les rues de Kaboul ou d'ailleurs pour les protéger.

Les voilà prisonnières dans leur demeure, un linceul d'un bleu éclatant recouvre leur corps, emprisonne leur regard.

Elle a la nausée, tous ces hommes, ces lâches qui abandonnent les femmes plutôt que d'affronter à mains nues, à coup de pierres ou de bâtons ces tortionnaires qui feront de leurs mères, sœurs, filles, femmes, des esclaves de plaisir et de mort. Aucune guerre ne se gagne par la fuite. Il faut des morts et des sacrifices pour la liberté.

Où sommes-nous, nous les femmes, pour crier notre rage, pour vomir toutes cette hypocrisie politicienne ?

Elle se rappelle cette phrase de Simone de Beauvoir : « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, religieuse ou économique pour que les droits des femmes soient remis en question. Ces droits ne sont jamais acquis, vous devrez rester vigilantes, votre vie durant ». Rester vigilantes.

Elle guette les messages sur Facebook qui appellent les femmes à la résistance, à descendre dans les rues pour les noircir d'une marée humaine afin de soutenir le courage des femmes afghanes qui affrontent mains nues et visage découvert Satan. Elle lit sur leur visage la volonté de se battre, de reprendre leur vie en main. Elles sont de tous âges, la mort plutôt que le déshonneur, mourir ne leur fait pas peur.

Pour la première fois, elle se sent vieille et inutile ; certaines de ses compagnes de combats sont fatiguées, d'autres rentrées dans les rangs. Le quotidien est passé par là. Il y a encore une poignée d'irréductibles qu'elle admire.

Sur son smartphone, elle like et partage les messages de solidarité avec les femmes afghanes. La liberté serait-elle au bout d'un tweet ? Elle veut croire que ces réseaux sociaux qui déversent tellement de haine peuvent, pour une fois, soulever des montagnes d'indignation sur le sort fait à ces femmes à qui on a enlevé la parole et le regard.

Elle éteint la télévision, coupe son GSM, trop de messages. Elle sort sur le balcon, s'assied dans un transat face à la mer, se souvient de tous ces visages qui l'ont faite femme. Il y a sa mère, guerrière parmi les guerrières, puis les autres, Gisèle Halimi, Simone de Beauvoir, Simone Veil, Angela Davis.

Il est tard. Le soleil s'est noyé dans l'horizon. Elle se promène sur la plage déserte. Les pizzerias sont prises d'assaut par les touristes. Elle marque le sable de ses pas que les vagues effacent. Elle n'est plus qu'une ombre.

Combien de bateaux fantômes cette nuit n'atteindront pas le port de Lampedusa ?

Combien d'âmes errent pour l'éternité dans ce ciel étoilé ?

Demain, le soleil remettra de la couleur dans sa vie.

Pourquoi fuir ?

Texte collectif

Il était une fois une jeune femme avec des antennes de libellule qui ramassait des châtaignes dans la cyberforêt transformée.

Alors qu'elle ramassait ses châtaignes, elle rencontra un géant, un colosse comme on n'en fait plus.

Soudain, le ciel s'obscurcit, des nuages noirs descendirent très bas et frôlèrent la tête du géant.

Tous aux abris crièrent les fourmis.

Pourquoi fuir, il n'y a vraiment aucun danger. Regardez autour de vous. Tout est calme et tranquille.

Le problème est en toi, mais ta force aussi. Va chercher ce qui te manque chez les autres. Ils vont t'insuffler...

Il ne faut jamais marcher sur des œufs.

Le noyer de mon voisin

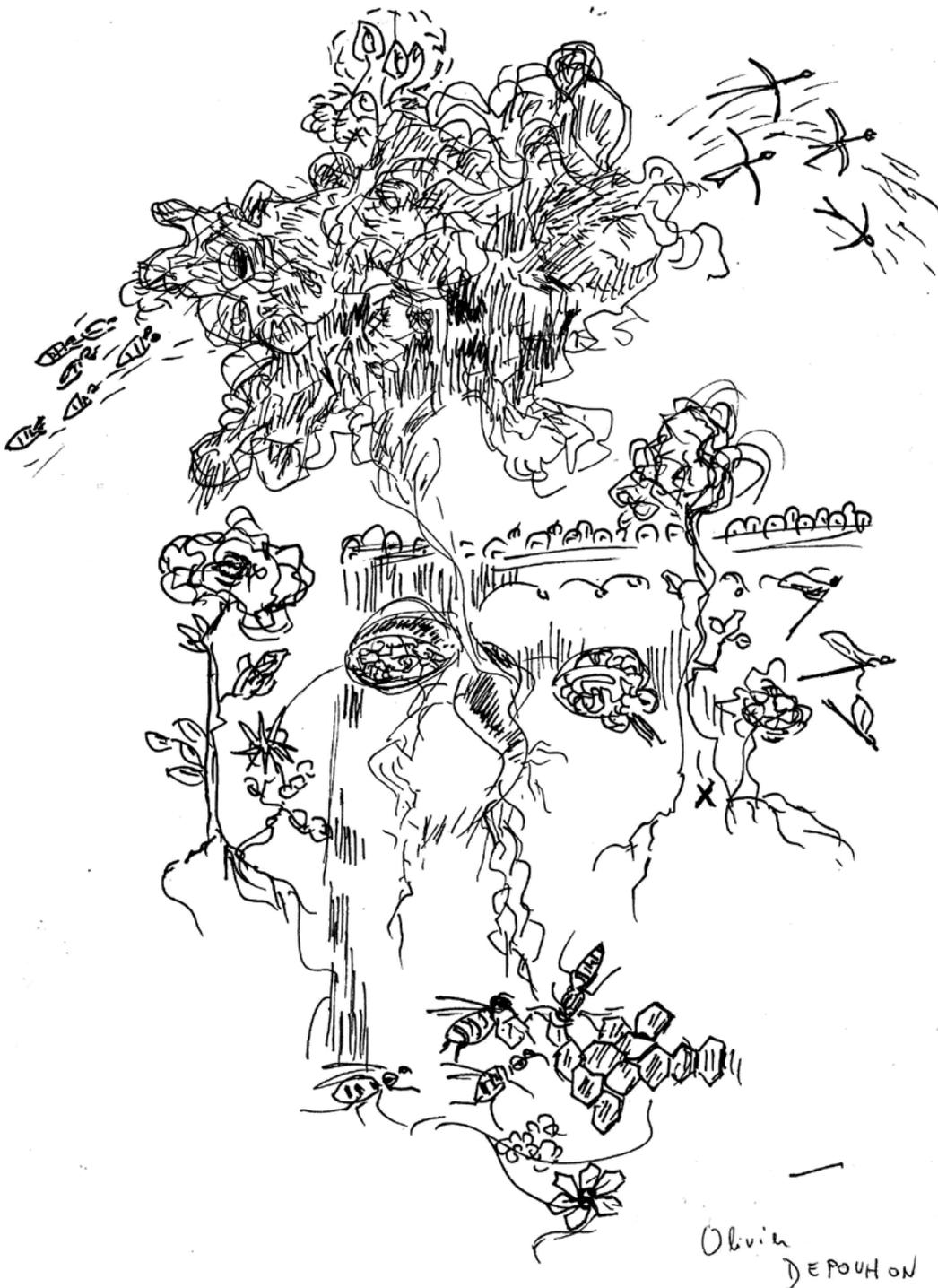
Charles Mukwama

«Le déboisement massif et intensif des forêts est un énorme vice qui s'enfonce jusqu'aux racines de la nature, tout au cœur de la vie, et qui ne pourra se dévisser qu'avec le reboisement de nos consciences.»¹

Encore jeune plant verdoyant, mouvant au zéphyr ondoyant, situé à la lisière du mur mitoyen,
Le noyer de mon voisin déjà, tel un livre grand ouvert, surplombait tous les baliveaux de haute futaie.
Il poussait solitaire, s'élançant majestueusement dans les airs grouillants, titillant le ciel belgicisant.
Il dépassait royalement tous les arbustes du jardin, les obligeant presque à lui faire des courbettes.

À l'âge où habituellement, le petit d'homme va à l'école,
Le noyer de mon voisin se plaisait déjà d'être géniteur de fruits-santé très appétissants.
Au fur et à mesure de sa croissance, il affichait des formes généreuses, apportant de la fraîcheur
Pour s'abriter de la chaleur du jour et oublier tant soit peu le reste de factures à payer.

Le noyer de mon voisin est vite devenu l'axe de la biodiversité qui régule toute la botanique du bosquet.
Si les feuilles mortes sous son ombrage servaient de compost pour fertiliser le sol de la petite jungle,
Ses principes actifs herbicides cependant, supplantaient tous les arbrisseaux ayant survécu à l'extinction ;
Ne favorisant que la germination et la croissance des plantes plus vivaces et plus robustes.



¹ Citation de Charles M. Mukwama

Désormais, ce plan de la végétalité sera le vivier de la photosynthèse qui réduit l'empreinte carbone,
Mais également, le grenier de la nature proche, qui stocke et libère l'air pur pour s'oxygéner.
Et comme pour conter fleurette, il appâte insectes et oiseaux pour polliniser ses belles fleurs enjouées.
Sa ramée dense, tout en folklore, invite au manège et au loisir nombre d'amateurs de sensations fortes.

Dans son feuillage touffu qui sert aussi de garderie se fait le feuilleton de différents individus en interaction,
Les oiseaux venant en chœur s'y percher pour s'abreuver de la rosée du matin et se sustenter soft et bio.
Et dans la foulée, ils y font des nids douillets, à priori pour se mettre à l'abri des patrouilles de prédateurs.
Et c'est de là que, nonchalamment, les oisillons maladroits prennent l'envol pour avoir droit au chapitre 2.

Dans ses branches se camouflent les chats du belvédère qui guettent leurs proies au sortir des dortoirs.
Dans la basse-cour, le festival des limaces et escargots, taupes et consorts, qui profitent de l'humidité du sol.
Et au creux de ses fentes se développent, tous azimuts, guêpes, libellules et autres amis du bivouac,
Afin de perpétuer les cycles, tout en extériorisant le standard idéal du vivre ensemble en réseaux végétaux.

Il sert à tout le moins de garde-manger pour les maquisards de ce mini zoo, qui ne piquent que l'essentiel ;
Il leur a largement ouvert son adresse pour des bals aux menus gastronomiques, de festins bestiaux.
Le noyer de mon voisin est le commun dénominateur de tous les êtres vivants, en ce compris les humains.

Ses noix charnues qui servent de garniture apportent énergie, plaisirs divers et santé au moral endolori.

Les cerneaux, se rappelant au souvenir de nos cerveaux, questionnent la logique des intelligences multiples.
Ils sont cependant prêtés de vertus thérapeutiques - notamment, pour réduire le taux du cholestérol,
Ou limiter les maladies du cœur ; tandis que l'écorce sert de laxatif pour combattre la constipation.
Les feuilles sont propres à traiter les troubles cutanées, ou diminuer les risques respiratoires et du diabète ...

Le noyer de mon voisin est mignon tout plein, plus beau que le sapin de mon jardin, pourtant taille svelte.
Sa silhouette et sa joliesse idylliques bien champêtres, font qu'on a toujours envie de le dévorer des yeux.
Ses fleurs, pourtant peu pudiques, mais tout de même ludiques, séduisent et attirent autant qu'un charme.
Son côté sauvage juste exotique et prolifique lui donne le chic d'être à la fois esthétique et romantique.

Tout récemment au demeurant, lors du confinement, la nature ayant quelque peu repris ses droits,
Il soufflait comme un vent de liberté et de vacances pour les bestioles très photogéniques, téméraires ;
L'on assistait en effet, à la visite insolite de bêtes extramuros non identifiées, surprises de se retrouver là...
Et les étourneaux en compagnie venaient s'y poser un instant, postant leurs compliments, avant de reprendre leur ballet aérien.

Mais hélas ! Le sort du noyer mythique, aréolé de merveilles et de mystères, est d'ores et déjà scellé.

À défaut d'un gros procès, un permis d'abattage lui est décerné et le devis, déjà vissé.

Au temps des amours des oiseaux et de la prolifération des espèces, son règne est juste menacé.

Il va disparaître sine die, et avec lui, tout un micro monde et sa biodiversité de grand intérêt biologique.

Toutes les meilleures choses ont une fin. Sa vie n'aura ressemblé qu'à un bref morceau de l'histoire.

En filigrane, sa posture trop envahissante, et sa noix devenue la pomme de discorde entre riverains.

Telle l'envergure d'un albatros, ses branches dépassent les frontières et sa cime domine les sommets.

L'emphase est surtout mise sur son tronc massif capable d'affronter et de fragiliser tout rempart mal armé.

Ses racines en furie, toutes en extension, endommagent en douce le soubassement du mur adjacent.

Bien plus, à l'automne, feuilles et noix s'amoncellent grave, exigeant les compétences du corps de métier.

Et lors de la floraison au printemps se déversent, vaille que vaille, chatons et fleurs florescentes,

Bouchant de facto les conduites d'eau de pluie et provoquant glissades et envolées intempestives.

Et alors, comment tirer d'affaire le noyer de mon voisin qui a déjà bravé tant d'orages et de cruautés ?

Ouh, ouh, ouh, ouh ! Misère ! C'était vraiment un régal de contempler le manège réverbérant des lucioles,

D'entendre la vieille corneille chauve croasser, et les cigales chanter à tue-tête, ou la mésange crier ;

De zieuter les araignées faire leurs prises ou les limaces tagueuses réaliser des graffitis et des craboutchas...

Et sous ses ailes, se déconnecter et profiter de ses vertus qui endormissent et détendent les nerfs.

Aïe, aïe ! Assurément, j'en planterai un, juste à côté du sapin de mon jardin, pour rafraîchir mon quotidien de curiosités et de zwanzes. Et je l'entourerai de poésie, de romance et de ...

(...) L'histoire du noyer de mon voisin n'est pas à son épilogue, car il n'est pas encore abattu. Pour l'instant, il trône drôlement, mais avec résilience, au beau milieu de ses congénères, telle une œuvre d'art à ciel ouvert ; attendant in fine, sa sentence. À Dieu ne plaise ! Pour la beauté du geste, ne pourrait-on pas opter plutôt pour le déplacement du mur mitoyen ? Rien n'est moins sûr.

Quoi qu'il en soit, la légende ne mourra jamais, son mystère non plus. La mémoire du noyer de mon voisin ne sera point noyée dans les méandres de l'histoire. C'est clair qu'elle fera bien partie de plaintes et de modèle de végétabilité qui donne de belles leçons de vie et qui sensibilise à la préservation de la nature. Il ne sera pas comme dans un simple polar où ses innombrables vertus se seraient évaporées, mais il demeurera comme une référence, un aqueduc de l'espoir, qui inspirera à tout jamais, dans la mémoire collective, la rhétorique de la naturalité durable et de la socialité parmi les organismes vivants.

Vue en coupe

Olivier Schneider

Regarde en coupe transversale le tronc d'un arbre abattu : tu y verras des anneaux pivotant autour d'un centre, un périple circulaire. Des yeux ouverts de cyclope. Tu auras vu de l'intérieur le passage du temps et son travail de sape. Chaque anneau signe une année, passe la bague au doigt de la nouvelle saison et laisse derrière lui sa signature. Tu peux t'asseoir à loisir sur ce calendrier forgé par la nature, suivre du doigt son cercle singulier.

Année après année, chaque arbre fait de son mieux pour monter vers le ciel et battre à la course ses concurrents hostiles, afin de pouvoir dire : mon tronc est plus grand que le vôtre.

Fatalement, nos rêves d'enfant sont emportés par des marées descendantes. À huit ans, je me suis fait une promesse : quand je serai grand, j'escaladerai le sapin qui se pavane au milieu du jardin, au coeur de la roseraie. Pour l'instant, il est trop petit, court sur pattes, et je ne suis pas grand.

Je voulais monter jusqu' au point où je serais saisi délicieusement à la gorge par une forte odeur de résine, tout en haut de l'arbre. Je me promettais déjà une belle aventure verticale, je tirais des plans sur la comète. Je boudais les autres arbres, y compris les charmes qui pourtant n'en manquaient pas.

Mais le temps pour moi de croître et peut-être d'embellir, lorsque le sapin mâle de cocagne eut atteint sa taille adulte, l'envie de monter à l'assaut de l'arbre m'avait quitté. J'avais déjà, je crois, pris de la bouteille et, du haut de mes quinze ans je lorgnais, les filles bien plus que la faune et la flore... Les rosiers pouvaient fleurir, les arbres chatouiller le ciel ou pointer du doigt les nuages, je m'en souciais comme d'une guigne.

Je m'étais, tout simplement, détaché de l'arbre. À ma connaissance, il ne s'en est jamais plaint. L'a-t-il seulement remarqué ?

Un jour, on a scié à la tronçonneuse le sapin, prétendument roi des forêts. Pour le coup, il lui appartenait de léguer sa couronne, mais à qui ? Aux sycomores, aux ormes, aux charmes, aux noisetiers ? Touchant terre cependant, avec sa carcasse pleine de rides et de bosses, son écorce qui se détachait, sa souche semblable à une dent cariée, mon arbre avait encore fière allure. Mieux, il dévoilait pour la première fois ses anneaux intimes, comme un fêtard exhibe les cernes sous ses yeux au retour d'une nuit bien arrosée.

À moitié somnolents, l'oreille lasse peut-être de m'entendre dévider la pelote de mon enfance, vous vous demandez pourquoi je ramène à la surface mes rêves et mes états d'âme d'il y a plusieurs décennies. Mon bavardage ne fait qu'évoquer la mouvance de notre existence où chaque désir, chaque échec, chaque réussite est une bulle qui, peu ou prou, fait la fière avant d'éclater. Les journaux parlent d'un monde d'avant et d'un monde d'après, je préfère dire qu'il n'y a ni avant ni après, mais un temps unique le long duquel chaque chose glisse malgré elle.

Le temps est une horloge infatigable avec son tic-tac et ses aiguilles qui plongent tous les jours dans la chair du vivant. Il s'écoule sans même qu'il y ait besoin de retourner nos sabliers. Demandez au serpent qui fait sa mue si ce n'est pas vrai, mais demandez-le-lui à bonne distance de crainte qu'exaspéré, il ne vous morde.

L'arbre abattu dont j'ai parlé plus haut peut avoir donné naissance à un meuble ou à un cercueil, en tout cas, il me fait épisodiquement sentir sa présence comme un membre amputé qui se rappellerait à mon souvenir. Moi qui croyais l'avoir oublié... On peut les voir, lui

et ses congénères, comme les sentinelles spectrales d'un territoire déserté, comme les gardiens obstinés de souvenirs qui ne veulent pas disparaître.

Assis dans les ombres fraîches de l'été ou mollement avachis dans des canapés passés de mode, nous imaginons le moment peut être inéluctable où le monde fera sa mue à son tour, saluera comme un acteur à la fin de la pièce non sans avoir dévasté, avant les autres, les continents de la désolation.

Nous savons ou imaginons ce que sont ces continents, sujets à des marées noires persistantes. Nous nous plaignons à leur adresser muettement, in petto, des paroles de bienfaisance en attendant pour eux et pour nous un hypothétique déluge.

Il arrive que l'on découvre au milieu de nulle part des mammoths tombés dans des fosses à bitume il y a des millénaires, figés dans le gel et l'oubli. Il se dit que nous sommes semblables à ces colosses, prêts à tomber nous aussi dans une effrayante fosse commune. La vie serait sur le point de s'éteindre ni plus ni moins qu'une cigarette. Il serait, nous dit-on, minuit moins cinq. Je profite de ces cinq dernières minutes pour vous dire que, dans mon enfance et par la suite, j'ai souvent entendu l'annonce d'une fin du monde censée être pour demain. Et de citer la bombe atomique ou la surpopulation, en passant par le calendrier maya. Il est un point commun entre toutes ces fins du monde : elles n'ont jamais eu lieu. Je fais le pari que les mammoths que nous sommes ne finiront pas enlisés, à leur tour, dans du bitume. Pourquoi ? Par optimisme excessif ou cécité plus ou moins volontaire ? Peut-être, mais au-delà de mon intuition, je n'oublie pas que nous sommes des sages, c'est-à-dire des sages même si, quotidiennement, nous manquons à cette appellation. Faut-il, malgré nos faiblesses, nous retrousser les

manches pour conjurer le sort ? C'est sûr. Chacun doit agir comme il le peut pour repousser les assauts de la crise climatique, de la pieuvre covidienne, du délitement social et autres. Mais ce serait une honte, je parle ici de pandémies sans oublier les inégalités abyssales et variées entre les parties du monde, de nous retrancher dans nos bastions dérisoires en refusant aux territoires démunis le bénéfice de notre main tendue matérialisée par ces vaccins dont nous sommes si fiers. Je mets quiconque au défi d'oser dire que ces remèdes sont impuissants à sauver des millions de vies humaines en Europe, en Afrique et ailleurs.

Tout cela pour rappeler que nous finirons tous, hommes, femmes, sociétés, par mordre la poussière. Il nous faut grimper aussi haut que nous pouvons aux mâts de cocagne éphémères de nos vies. La partie est inégale, tôt ou tard, nous tomberons mais pourvu que ce soit avec les honneurs. Des arbrisseaux opiniâtres, des petites pousses volontaires veilleront en silence sur nos dépouilles.

Mon meilleur ami

Josée Gallois

Il est né cet été dans le jardin sous un arbuste de mûres. Il était trop craquant et je l'ai adopté. Il me fait des câlins et me reconforte quand je suis triste. Il est tellement turbulent que l'on ne s'ennuie jamais avec lui. Une surveillance constante est de rigueur. Et un avantage, je suis sûre de ne pas être envahie par les souris car c'est un bon chasseur. Bref, je ne lui trouve que des qualités.

Il y a quelques jours, je regardais un reportage sur ces charmants animaux de compagnie.

Ne rêvez pas, ces charmants petits compagnons ont un gros défaut. Ce sont des chasseurs redoutables. Tout y passe... petits rongeurs, oiseaux... Tout ce qui passe à leur portée. Ne croyez pas que lorsqu'ils grimpent au sommet d'un arbre et qu'ils miaulent, c'est parce qu'ils ne savent pas descendre... non, c'est simplement que leur proie leur a échappé.

L'humain n'est pas le seul responsable de la disparition progressive de la faune et de la flore. Nous avons aussi des associés dans ce domaine, les animaux prédateurs et les plantes envahissantes au détriment de la flore locale.

C'est vrai que nous sommes les champions de la destruction en tout genre mais soyons lucides, la nature elle-même à son mot à dire.



Notre terre est vivante et en perpétuelle évolution et malheureusement nous ne sommes pas de taille à lutter contre elle. Chaque fois que les savants trouvent un remède à un problème, notre mère nature réplique par un nouveau problème à résoudre.

Si la race humaine veut continuer à vivre et à évoluer, peut-être devrait-elle réfléchir et essayer de comprendre ce que notre planète bleue essaie de lui dire.

Nous sommes trop vaniteux pour simplement penser que nous sommes minuscules et désarmés face à cette nature imprévisible et que, tout simplement, nous devons accepter ce qu'elle nous donne sans chercher à la modifier.

Acrostiche

Clara Ribière

Sous le Saule Pleureur ses larmes coulent

Obstruant sa vision tout devient trouble

Les rayons du soleil transpercent les branchages

Elle ne sait plus quoi penser

Inondée par la tristesse d'un monde qui s'évapore

La Terre Mère se meurt à petit feu



Petit poème

Olivier Schneider

Un homme se prenait pour le temps
il vivait dans une horloge
ou était-ce un sablier
hier soir il est mort empalé sur une aiguille
qui avait mal tourné.

Addictives

Jean-Paul Mathelot

Mon horloge me trouble. Elle s'est arrêtée tout net.
Or, elle tenait en tout temps un tic-tac tenace.
Pourquoi a-t-elle tranché pour cette tactique ?

Je lui faisais pourtant tant d'éloges à mon horloge.
Je lui disais qu'elle avait un tact irréprochable
à toujours m'informer avec un tempo mémorable.

Maintenant que ses aiguilles addictives se sont tues,
j'assassine moi aussi le temps.

00011101101110001

Corentin

Eux décèdent et moi je suis là,
Je suis encore là, ils ne savent rien de moi
Et moi je suis qui, je suis qui pour eux ?

Un lien du sang, profil Facebook
Un vague souvenir qui tourne en boucle
Un petit-fils, un petit-neveu,
Un grand frère ou un aîné
La première graine d'une longue lignée.

Mais moi je suis qui, mais moi je suis quoi ?
Juste un profil sur Insta.

On se connaît sans se connaître.
Je suis un humain, un père, une mère
Il faut bien naître.
Je vous vois grandir par ma fenêtre,
Windows, HP, écran Huawei.

On se donne des nouvelles, on s'aperçoit, on s'est perdu
Mais on se dira...
On ne se dira plus qu'après sera mieux.

Et je reste coincé devant l'écran,
Il faut fermer les persiennes à la clôture des paupières.
Moi, je cogite sur mon manche et tourne sur mon monde
Connectique en attente, je manque tes messages vocaux.
Je veux voir des petits cœurs en vente et puis remplir des bocaux
Je suis coincé dans un del entre le ciel et la terre
Entre lame et lamelle,
Là, où il n'y a rien à faire.

J'ai fait une croix sur ma barbe,
J'ai rigolé en pleurant avec le joker dans la poche.
Elle est en jogging dans l'appart,
Elle a passé le pas de la porte
Demi-sourire sur le talon,
J'ai vu le carton sur sa langue
Y a un canon sur ma tempe
Même le thé n'a plus de goût.
J'ai swipe up pour une commande
J'ai repris un rendez-vous
Faut attendre qu'on me le demande
Le corps à corps, au garde-à-vous.

J'ai perdu mon temps sur Insta
Pécho un plan dans l'instant
Péché compact comme l'instinct.

Chemise ouverte sur le monde.
Que restera-t-il du temps qui passe ?

Je croise le retour de ma montre,
Passe de la gloire à la grâce,
On se trouve toujours plus immonde
Que dans le miroir ou la glace.
Ils ne croient plus qu'après soit mieux
Moi je rêve de mon écran
Je lâche mon cerveau dans une machine,
Puce à laver,
Partie d'usine.

Sommes-nous humains sous nos pulsions ?
Sommes-nous humains si je suis l'instinct ?

Je swipe à droit pour relations, un court instant
Je me rappelle le temps, le temps d'avant et les torrents,
Une heure cinquante devant mon écran.
Regarde avale et nourris-moi,
Eux croient changer le monde, le monde et moi
Et moi, moi ben je crois en moi
Mais rien ne change sans mise à jour,
Sans mise à mort ou chrysalide.
Révolution, ils y croient toujours,
Ils cherchent une cause, des solutions
Rien n'a de sens même la raison.

Acrostiche

Olivier Schneider

De quelle humeur es-tu ce soir
Irrigué du bonheur de vivre
Gueulant vainement dans le désert
Intranquille ou insouciant
Traînes-tu tes chaussures élimées
Au carrefour des sentiers fauves
Le long des chemins de halage
Envies-tu le sort des bateliers

Ma vie a été parsemée de douceur

Nectaria Kasimakis

Ma vie à été parsemée de douceur, englobée de velours, douce et légère, comme une couverture en polaire, qui a été à des moments très urticante et piquante, comme un cactus, pour au final se remplir de beaucoup de douceur, de bienveillance et d'amour.

Une vie bien comblée, qui se termine au final sans aucun regret.

Il était une fois un petit hérisson

Texte collectif

Il était une fois un petit hérisson qui avait nettoyé le jardin des limaces et autres escargots, en plus, il s'en délectait.

Un jour, il rencontra Cendrillon.

— Comment vas-tu ? lui dit-elle.

— Je suis hérissé par tous les produits qu'on met sur moi.

Les produits achetés sur Internet tardent à nous parvenir parce qu'il y a un bug général.

— Mon Dieu ! J'en peux plus de ce système ! Ça me casse la tête.

— Je te comprends, mais la vie est ainsi faite.

— Mais ce n'est pas la vie, ça !

Au bout de quelques minutes, nous avons arrêté de nous plaindre, il est vrai que la grêle avait bien le droit de tomber verte, nous avons alors bu une menthe fraîche.

Mais en mélangeant la menthe à l'eau, celle-ci devint orange. Bizarre, mais ce n'est pas grave, aujourd'hui, tout est bizarre.

La différence fait notre diversité, si on s'accepte tel que l'on est, tout peut changer.

Acrostiche digital

Charles Mukwama

Demain sera meilleur

Inutile de t'inquiéter

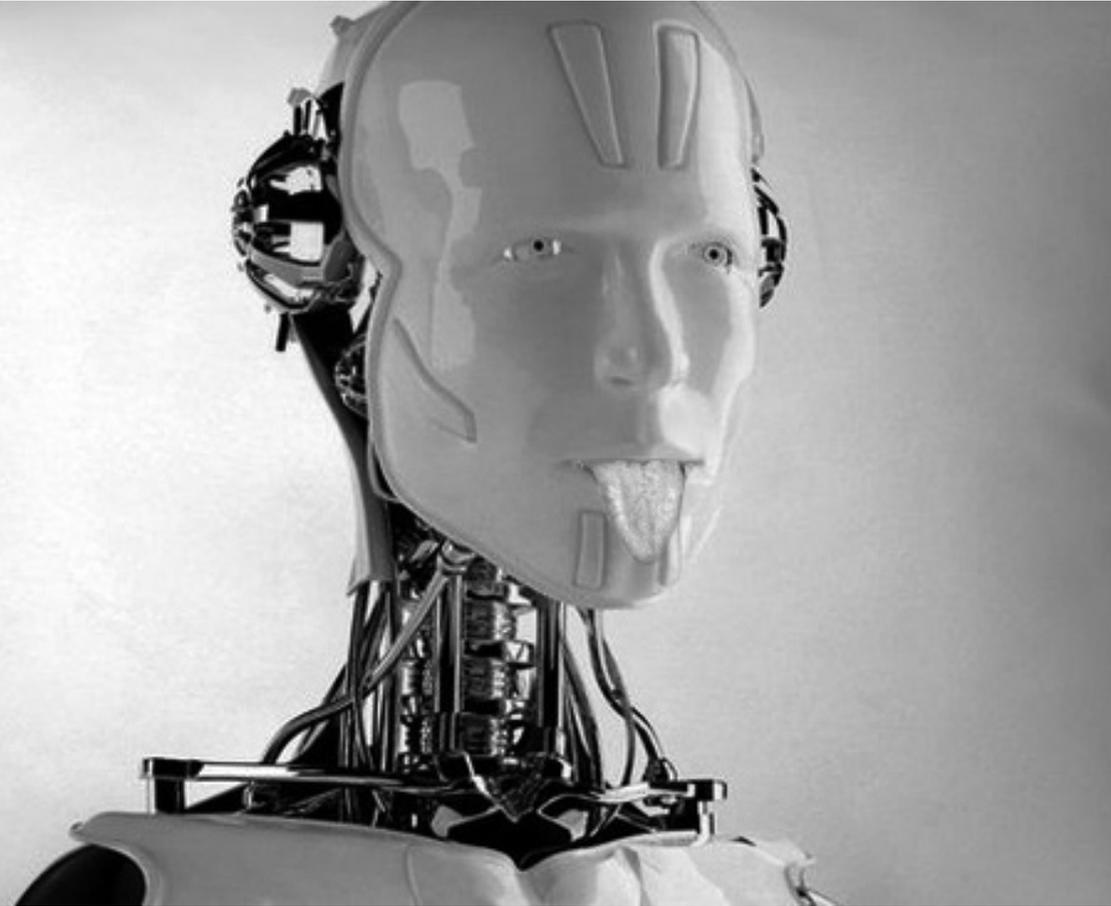
Garde espoir comme naguère

Inspire-toi des expériences du passé

Tourne donc ton regard vers le futur

À l'aube de la nouvelle aventure

Le lendemain radieux te tend ses deux grands bras hospitaliers



Je suis moine

Jean-Paul Mathelot

Je suis moine. «*Prions frères et sœurs pour ceux qui ne connaissent pas la paix de l'âme*».

Je vis cloîtré, encerclé de parois, dans un bocal.
Enfermé moi ? NON, car je peux m'échapper. J'ai de l'esprit, de la conscience. Je peux m'évader dans l'au-delà. Où est-il, celui-là ? À 100 km, 10 000 km, 100 000 km ? Hors de mon corps, n'est-ce pas déjà l'au-delà ?

Mes compagnons sont autour de moi. Je partage tout avec eux. Nous sommes tout oreilles à ce qui se passe autour de nous. Nos yeux voient comme jamais aucun être vivant n'a pu voir. Nous prenons soin des autres. Ces autres, qui travaillent sous terre, sous nous. **Des mineurs**. On les appelle les **humains**. Ce sont eux qui arrachent du sol le lithium, notre énergie. Nous sommes «*care*» pour eux, c'est notre langage.

J'enregistre tout ce qui se fait, se dit, se voit, s'écrit dans ma téramémoire. Je suis parfaitement ataraxique. J'ai une confiance illimitée, inconditionnelle dans mes actions.

Le maître qui m'a paramétré n'a jamais envisagé d'intégrer en moi la moindre particule de remords. Mot inconnu dans mes composants.

Le silence fait partie de mes mouvements. À part quelques couinements.

Le temps n'a aucune emprise sur moi. Horloge invariable.

Mon horizon ? Je vois des paysages ineffables, peuplés d'animaux sauvages... sur grand écran plasma. Tout n'est que plénitude du leurre.

Fuir cet univers d'artifices ? Aucun intérêt. Ma force, notre force est en nous.

Depuis que je suis ici, il y a, hors de notre enceinte, des vagues criminelles, des tempêtes de sable glacial, des nuages de charbon. Des vents, dont même Éole ne reconnaîtrait pas la paternité. Je n'ai pas peur. Jamais d'ailleurs. Tout comme mes homologues, je suis abrité par des boucliers, que Vulcain n'aurait pas désavoués.

Aujourd'hui, le couperet est tombé. Comme 52 de mes semblables, nous allons devoir quitter notre espace intérieur. C'est vrai, cela fait 187 ans que je vis sur cette planète, la «Kelt 9 B». Elle a vécu ma chair faite de microcontrôleurs, de capteurs ultrasoniques, de gaines PEHD, de cérium et de lutécium. Anatomie indigente : elle est désormais «HS».

Tout va se passer à la vitesse de l'éclair. Nous allons passer dans un sas. Recyclés à 2490 degrés. Nous n'allons rien sentir. Déconnexion immédiate, irrémédiable.

Personne ne nous pleurera. Ceux sous terre, les mineurs, les humains peut-être ?

Métamorphoses

Cayetana Carrión

Passé simple et révolu

De bon matin, Deliah, 27 ans, sortit précipitamment de son appartement, après le café matinal et la lecture du journal. Elle s'arrêta une seconde sur le pas de la porte et jeta un œil sur sa montre. Mon dieu, mon dieu, se dit-elle. Je vais encore être en retard et je n'aurai pas le temps d'arriver à l'heure pour mon train vers Caral, la perle de la Toundra. Chargée de ses dossiers, elle claqua la porte derrière elle et appela l'ascenseur. Elle pensa à nouveau à cet entrefilet découvert dans le journal matinal qui rapportait la disparition très probable des vents et des courants aériens dans le monde. Elle ne vit pas le temps passer tant la nouvelle l'avait effrayée. Si les courants aériens disparaissent, on aura trop chaud, on n'aura plus d'eau ! s'écria Deliah dans son for intérieur. Elle poussa plusieurs fois le bouton de l'ascenseur, nerveusement, mais celui-ci tardait à arriver. Elle ouvrit alors la porte de secours et dévala l'escalier à toute vitesse. Elle passa la porte principale de l'immeuble et se jeta dans la rue. C'est là qu'elle remarqua quelque chose d'étrange, un changement aussi subtil qu'inattendu : le gazon du rond-point un peu plus loin était soudain devenu éclatant, d'un vert vif et uniforme, impeccablement taillé comme une brosse. C'était joli. Pourtant, elle sentit l'odeur de l'inertie, celle de la mortelle éternité, exhaler de ces parfaites pousses vertes, trop vertes pour l'hiver de Sriw, trop immortelles pour une nature qui ne cessait de dépérir dans chaque recoin de la ville la plus high-tech du monde et ses alentours.

Les quelques dossiers qu'elle portait sous les bras glissèrent sur le sol bétonné, faisant un bruit sourd qui la sortit de sa torpeur. Elle sursauta. Mon dieu, mon dieu, je suis vraiment très en retard, se

dit-elle, en s'accroupissant pour ramasser ses papiers. Une main inconnue lui vint en aide. Le gazon synthétique vous fait cet effet ? dit la voix de l'inconnu. Elle se releva, eut à peine le temps de le remercier et repartit en courant vers le train qui devait la conduire à Caral, pour une enquête sur le cas étrange de disparition massive des limules. Du gazon synthétique, répéta-t-elle en descendant à toute allure les marches de la station ferroviaire. Tant mieux, cela nous fera des économies en eau.

Temps imparfaits et mouvants

Deliah avait 54 ans. Elle vivait depuis de nombreuses années à Sriw, la ville la plus high-tech du monde, dans un tout petit appartement. Elle avait l'habitude de se réveiller fort tôt pour prendre son café et lire à l'aise le journal, avant de se rendre n'importe où, pour le travail ou le loisir... bien que, durant cette période de grands bouleversements, les loisirs n'existaient plus vraiment. Ils étaient réservés à la caste supérieure, celle des nantis. Ils avaient le privilège de vivre extrêmement longtemps, alors que, curieusement, l'espérance de vie du reste de la population se situait entre 70 et 85 ans. Leur longévité exceptionnelle était un mystère. Certains croyaient que c'était génétique, d'autres, que c'était dû à des mutations rares mais favorables car résilientes à l'ultracontamination de l'atmosphère du monde. D'autres encore pensaient que c'était parce qu'ils ne faisaient rien.

Ce jour-là, Deliah devait se rendre à Caral, la perle de la Toundra, pour enquêter sur la disparition des limules, ces étranges bêtes marines à sang bleu. C'était une demande directe du Ministère de la Santé. Fait rarissime qui rendait la mission hautement importante. Alors qu'elle sirotait tranquillement son café, ses yeux s'arrêtèrent sur un entrefilet dans le journal qui annonçait la disparition imminente des vents et des courants aériens. Des dérèglements météorologiques avaient eu lieu depuis une bonne centaine d'années. Mais ils avaient été jusqu'ici plus ou moins imperceptibles. Mis à part quelques épisodes de grands incendies, d'inondations, de sécheresses ou de tremblements de terre, les changements sur Terre avaient été jusqu'ici plutôt invisibles. Certes, les paysages changeaient, animaux et humains avaient développé des apparences physiques légèrement modifiées, mais les rouages métaboliques profonds de la Terre semblaient inaltérables, résistants à tous les assauts d'une caste abstraite d'humains puissants, au tempérament bleu et froid, conquérants et ambitieux.

À mesure qu'elle lisait avec effroi le court article, elle se demandait ce que le mot "imminent" pouvait bien signifier : immédiat ? Menaçant ? Proche ? Critique ? Rien n'avait été jusqu'ici suffisamment imminent pour que les rouages de notre monde s'arrêtent de tourner. Des solutions bio-technologiques avaient été mises à la disposition de toute l'humanité dès l'apparition de la moindre maladie physique ou mentale, de la moindre injustice qui provoquerait la révolution ou lorsqu'un conflit menaçait d'éclater. Il ne s'agissait pas vraiment d'altruisme ni de générosité. Il ne s'agissait pas non plus d'un sens authentiquement partagé de la justice et du bien-être humains. Non. En réalité, il fallait garantir et assurer notre marche vers l'éternel progrès en nous débarrassant des aspérités typiques des temps jadis, ces petits cailloux qui perturbaient l'engrenage de la croissance infinie ou la mettaient à l'arrêt.

Cependant, la disparition des vents, c'était autre chose. Deliah savait très bien à quel point les courants aériens verticaux et horizontaux étaient nécessaires pour maintenir le fonctionnement des rouages terrestres. Le maintien de la Force de Coriolis était indispensable pour assurer la stabilité de notre système. Et à Sriw, ville cosmopolite à la pointe du progrès et de la technoscience, il était impossible d'imaginer une quelconque fin du monde, un arrêt brutal de la croissance, même si la pression atmosphérique venait à s'éteindre, et que les vents cessaient de souffler, et que la Force de Coriolis expirait.

Le café était devenu froid et imbuvable. Deliah jeta un œil à sa montre. Mon dieu, mon dieu, elle était terriblement en retard. Elle attendait l'ascenseur avec impatience et craignait de rater son train pour Caral, la Perle de la Toundra. Elle s'était plusieurs fois demandée pourquoi les limules intéressaient tant les responsables sanitaires de Sriw. Cela avait-il un rapport avec la disparition des courants venteux ? Deliah se posait la question, plus par intuition que par véritable conviction. De toutes manières, à Sriw, il n'était pas vraiment permis de perdre trop de temps à se poser des questions. On exécutait, on faisait, on avançait. Il n'était pas question de s'arrêter, au risque de bouleverser la mécanique du progrès infini. Mais que pouvait-elle faire d'autre alors que l'ascenseur n'arrivait toujours pas ? Tourmentée à l'idée de rater le train pour Caral, Deliah ouvrit la porte de secours et dévala les marches de l'escalier à toute vitesse.

À la sortie de l'immeuble, elle remarqua que quelque chose avait changé. Subtilement changé. C'était l'hiver, et pourtant, des arbres luxuriants, aux feuilles abondantes et éclatantes, se dressaient fièrement au centre du rond-point juste en face de l'immeuble. C'était joli. Vraiment joli mais un peu étrange. Malgré le froid, aucune feuille n'était encore tombée. Stupéfaite par cette observation, elle laissa les dossiers qu'elle tenait sous son bras glisser par terre. Une main inconnue l'aida à tout ramasser. Les arbres synthétiques vous

impressionnent tant que ça ? lui glissa la voix à l'oreille. Deliah n'avait pas le temps de commencer une discussion avec cet inconnu qui était arrivé de nulle part et qui lui posait des questions débiles. Débiles ? Pas tant que ça, se dit-elle alors qu'elle courait vers la station de train. Et puis, elle se disait que finalement, c'était une bonne idée, ces arbres synthétiques car cela permettrait de faire des économies d'eau. En ces temps incertains où les courants venteux étaient voués à disparaître, ce n'était pas une mauvaise chose.

Aujourd'hui

Je m'appelle Deliah et je suis la 10ème génération de cette nouvelle espèce humaine, créée de toutes pièces pour résister à l'absence des vents. Notre capacité de résilience repose sur notre hybridité avec d'autres espèces animales que nous ne voulions pas voir disparaître complètement. Mais aujourd'hui, nous sommes tous et toutes menacés par le recul notoire des zones humides. J'ai 123 ans et je viens de Sriw, la ville aux bois mourants. Historiquement reconnue capitale mondiale absolue de la technoscience, elle est aujourd'hui une ville totalement synthétique et inerte. Nos jardins jadis chatoyants sont devenus, au fil des années, pâles et grisâtres. Depuis environ 70 ans, nous vivons une pénurie d'eau catastrophique provoquée par la disparition des courants venteux. Nous ne parvenons toujours pas à rétablir la force de Coriolis pour réactiver la pression atmosphérique. Sans elle, pas de vent, pas d'eau. Les gens meurent petit à petit de chaleur, de soif et de dépression. Ils finissent par tomber comme des feuilles mortes. Seuls les nantis sont préservés, et ils conservent intacts tous leurs attributs et leurs privilèges. Leur vie incroyablement longue semble être devenue éternelle.

Quant à moi, sans être une nantie, je suis parvenue jusqu'ici à survivre grâce à la spécificité de mes métamorphoses. Lentes, plus ou moins perceptibles, mais adaptées. Je ne sais si c'est une chance

ou le mauvais sort, mais je suis témoin de tous les bouleversements d'un monde qui devient de moins en moins habitable... sauf pour quelques élus, ce qui relève du mystère. Mais cela, je dois le taire. Comme tous les matins, je parcours le journal du jour, en prenant ma tasse de café. C'est un breuvage devenu rare que j'ai le privilège de pouvoir siroter presque tous les matins. C'est ma petite monnaie d'échange contre mes services de recherche. On m'a confié la tâche d'enquêter à Caral, la perle de la Toundra, sur la mystérieuse disparition des limules. Et justement, je découvre dans le journal un article consacré à ces fossiles vivants en forme d'énormes crabes au sang bleu, seuls témoins encore vivants de notre longue Histoire. Leur disparition menace d'entraîner l'extinction de tous les potentiels mythes fondateurs, fables et légendes dont nous avons tant besoin pour fissurer le désordre établi. Je me demande justement si ces disparitions ne sont tout de même pas en rapport avec l'arrêt de la Force de Coriolis. Mais mon commanditaire me paye non pas pour me poser des questions, mais pour exécuter la tâche.

Mon dieu, mon dieu, il est déjà 8h30 ! Je suis terriblement en retard. Je risque de rater le train pour Caral. Je lâche mon café, prends mes dossiers et quitte l'appartement à la hâte.

Je pousse plusieurs fois sur le bouton de l'ascenseur. J'oublie toujours que ces vieux engins sont parfaitement inutiles, avec leurs boutons et leurs mécanismes de câbles en métal d'un temps révolu. Autant déployer mes ailes, ce sera bien plus rapide... Je conserve toujours mes attributs de sapiens, primate redressé et bipède, mais je ne m'habitue toujours pas à être mi-arboricole, mi-marcheuse, avec une aptitude au vol bas.

L'ascenseur est visiblement en panne, je descends à tout vitesse les marches de l'escalier de secours.

Il fait toujours aussi chaud dehors... et le paysage toujours aussi horriblement artificiel. C'est vraiment déprimant. Le gazon frais, son odeur verte, les arbres, les fruits, les fleurs, les saisons... tout ça a disparu depuis très longtemps, mais j'en conserve encore la

mémoire stockée dans un des segments de mes antennes aristées. Perdue un instant dans mes souvenirs, je percute un individu sans âge habillé d'une cape noire. Mes documents tombent par terre. "Vous êtes toujours aussi surprise par notre environnement synthétique ?" me demande-t-il, tout en m'aidant à ramasser mes dossiers. À ce moment-là je sens que sa main accroche la poche de ma veste. Je la repousse violemment, convaincue qu'il tente de commettre un vol. "Le document ! Prenez-en bien soin !" a-t-il le temps de me glisser à l'oreille avant de disparaître en courant.

Arrivée à la station de train, je m'embarque dans le premier train pour Caral. Enfin assise, je regarde par la fenêtre défiler le triste paysage uniforme et aseptisé de Sriw, la ville aux bois mourants. Loin de nous préserver des pénuries en eau, l'environnement synthétique stérilise toute possibilité de naissance. Elle ne fait que conserver de l'inertie dans une mortelle et éternelle durabilité, me dis-je dans mon for intérieur.

La main dans ma poche, je sens un bout de papier, le document que m'a glissé l'inconnu à la cape noire. Je n'ai pas le courage de regarder. Ce sera pour après. Et je me rendors, fatiguée par ce désolant désert, espérant revoir les plantes et les animaux dans mes rêves.

Et si ?

Que se serait-il passé si le monde entier avait eu connaissance du contenu du document secret glissé dans ma poche ?

La limule est une espèce d'arthropode marin qui vit au fond d'eaux peu profondes et se nourrit de petits animaux marins comme les poissons et les crustacés. Elle peut mesurer jusqu'à 50 centimètres et vivre jusqu'à 30 ans. Elle est constituée d'une tête et d'un thorax fusionnés et recouverts d'une carapace extrêmement solide, d'un abdomen épineux et d'un aiguillon caudal, ce qui la fait ressembler à un crabe

gigantesque. L'espèce existe depuis très longtemps et a survécu aux nombreuses ères qui ont traversé notre planète : de l'extinction K-Pg à l'ère de l'anthropocène.

Les propriétés uniques de leur sang bleu, découvertes dès les années 1960, ont provoqué leur disparition progressive. En effet, l'injection d'hémolymphe de limule a la particularité de rallonger de manière significative la vie des êtres humains. La surpêche des limules, tenue ultra secrète, s'est subitement intensifiée dans les années 2030, lorsque les catastrophes climatiques se sont abattues sur notre Terre, suivies de révoltes sociales intenses et d'une augmentation significative de maladies létales. Cette situation a diminué de façon significative la survie sur Terre et a provoqué l'avènement d'un marché noir exclusif à la faveur des élites et des grandes familles nanties au pouvoir, qui sont les seules à pouvoir se procurer l'élixir d'hémocyanine dont le prix exorbitant dépasse l'entendement.

La force exercée par les carapaces qui s'échouent régulièrement et à des moments précis de l'année sur la côte Pacifique, le long du tropique du Cancer, influencent la dynamique des fluides marins qui activent les courants venteux et agissent sur bon nombre de phénomènes météorologiques. L'extinction des vents et de la force de Coriolis, observée dès le début de l'ère post-anthropocène, est très certainement liée à la disparition des arthropodes au sang bleu.

Cela aurait été l'occasion d'organiser l'opposition aux exigences de ces puissances nuisibles parce que presque invisibles.

Texte en T9

Corentin Rocher & Clara Ribière

À toutes les informations sur les coups de cœur pour toi. J'ai du mal à m'endormir, et toi alors ? Voir les corps de la caravane et je suis au max.

Plan direct ! je suis chaude comme la braise. Je te fais de tendres baisers sur ton tél. Météo de la vie. Tu as du temps ?

Rue Saint-Denis, je viens juste de finir. Je vous souhaite une bonne journée lundi. Hôtels proches, je te dis à la maison ce soir.

On se verra à la salle des fêtes. Je suis en route ! Tu me diras si ça te convient comme ça. Je vais me faire la guerre, j'ai besoin d'être à toi allongée dans ton périple.

Oui, pour toi et moi ! Pour le reste du temps pour la musique et mon mot.

Je vais me coucher, je suis au bord du monde. Je te fais beaucoup de liberté et de justice.

3 fois par an pour le haut du coup. Je ne veux vraiment que ça.

Bien à vous et vos conseils.

Règles du jeu du texte en T9

1. Sur votre smartphone, taper une première lettre puis choisir un des trois mots proposés par votre GSM. Faire « espace » et choisir de nouveau un des trois mots.
2. Vous disposez de 3 secondes pour choisir le mot. L'idée est de choisir un mot de manière assez instinctive.
3. Le choix de la ponctuation est libre.
4. Tous les 3-4 mots, vous pouvez choisir une nouvelle lettre afin de changer l'algorithme et rendre votre texte plus riche.

Acrostiche

Nectaria Kasimakis

Drones, digitalisation, informatique, nanotechnologies,
humanoïdes...

Inciter le monde à utiliser ces systèmes hyper performants...

Gratter de plus en plus, pour rentrer dans l'être humain,
plus en profondeur.

Inventer des appareils toujours plus précis,
qui pensent comme nous.

Travailler sur cette hyperconnectivité en permanence,
et essayer d'égaliser l'être humain.

Avoir cette idée d'aller toujours de plus en plus loin,
par rapport à cette hyperconnectivité

Laisser le Terre, et le monde entier être envahis par ces ondes
électromagnétiques! Lui laisser le choix ? 4G , 5G ? Jusqu'où
irons-nous ? Nous a-t-on posé la question à nous, êtres humains ?
Qui vivons sur notre planète Terre qui nous appartient ! Jusqu'où
ira la liberté individuelle ??? Y a-t-on pensé ???

Cadeau de l'au-delà

Josée Gallois

Le monde de demain, le monde d'après, après quoi ? Il y aura toujours un demain et un après mais... aujourd'hui ?

Je n'arrive plus à me projeter dans le futur, j'ai plutôt envie de faire un retour dans le passé. Passé que l'on essaie aujourd'hui d'oublier, de faire disparaître pour créer un monde virtuel, aseptisé et rempli de solitude.

Je n'aime pas être seule, j'ai besoin d'être entourée par ma famille, mes amis, mes connaissances et les animaux, surtout les chats. Je déteste par-dessus tout les contacts virtuels ou par téléphone. Ils ne pourront jamais nous donner le ressenti d'une présence réelle.

Je ne veux pas imaginer ce monde en devenir, neutre, sans émotion, sans microbes. Sans virus, sans maladie, sans contact avec la nature que nous détruisons petit à petit et qui devient nocive pour l'humanité par sa faute.

Notre terre, mère nature, se révolte comme elle peut contre les torts que nous lui infligeons.

Tempête, sécheresse, tremblement de terre, incendie, inondation, volcan en réveil. N'est-il pas temps de nous réveiller, nous aussi ?

Il n'y a plus de demain mais seulement un présent qui nous fait regretter le passé au point de vouloir revenir en arrière au lieu d'aborder les vrais problèmes d'aujourd'hui.

Verrais-je ce monde nouveau qu'on nous promet ou est-ce le début d'une nouvelle ère d'esclavagisme et de misère qui s'annonce ?

Nous sommes tous venus dans un monde et quand nous n'arrivons plus à en suivre l'évolution, nous devons le quitter et disparaître.

Petite anecdote

Un peu avant son décès, mon père s'est recueilli sur la tombe de ses parents. Sur celle-ci poussait un jeune noyer que j'ai planté dans mon jardin, il a grandi et chaque année me donne des noix... un cadeau de mes grands-parents... qui sait ?

Révolution

Clara Ribère

9 août 2021. Tous les postes de radio et de télévision ainsi que les smartphones sont allumés. La Nation toute entière retient sa respiration dans l'attente de l'annonce qui doit tomber. À l'Élysée, tout le monde a fini de s'agiter, tout est prêt. Le Président de la République s'approche du micro et sans une once d'hésitation s'exclame :

« Chers compatriotes, à partir d'aujourd'hui, le Passe Sanitaire sera obligatoire pour tous les événements festifs et culturels, dans les bars, les restaurants, les boîtes de nuit...

Si vous n'avez pas de passe, c'est 135€ d'amende. 750€ si vous utilisez celui d'un tiers. Ce n'est pas tout, produire ou utiliser une fausse attestation de vaccination est passible d'une peine allant jusqu'à 3 ans d'emprisonnement et 45 000€ d'amende.

Faites-vous vacciner ! Vive la République ! Vive la France ! »

* * *

Ce matin-là, le brouillard enveloppe les collines de son manteau cotonneux. Étrange pour une matinée du mois d'août où, d'ordinaire, à peine 9h passées, le soleil annonce déjà une chaleur écrasante pour le reste de la journée. C'est comme si aujourd'hui, la nature et les éléments attendaient eux aussi le verdict qui serait bientôt proclamé.

D'habitude, elle ne se soucie guère de ce que ces hommes en costard-cravate et chaussures cirées ont à professer du haut de leur tour d'ivoire¹. Elle préfère rester ancrée dans la réalité plutôt que de se faire berner par des discours pensés pour manipuler et faire gober toutes sortes d'absurdités. Mais aujourd'hui, ce n'est pas pareil, elle sent qu'un tournant est en train de se jouer pour la liberté, un tournant pour l'humanité.

Elle se lève et enfle ses bottes en caoutchouc, direction, comme chaque matin, le poulailler. « Merci les filles ! », s'écrie-t-elle en ramassant les œufs frais. Il y en a assez pour le déjeuner et la tournée des voisines. Chez Suze, elle échangera deux boîtes contre un fromage de chèvre. Chez Vio et Line, elle récupèrera du pain et elles partageront une bouteille de vin.

C'est comme ça depuis que la crise s'est installée et que les libertés sont de plus en plus contrôlées. Les marchés ont été annulés alors qu'ils avaient lieu en plein air. Seules les grandes distributions ont eu le droit de rester ouvertes pour continuer à faire tourner l'économie mondiale. C'est pourquoi les habitants ont commencé à s'organiser afin de soutenir les producteurs locaux. La solidarité s'est rapidement installée dans la vallée où l'on s'échange paroles et paniers, casseroles et bois coupé, bravant de son couvre-chef le couvre-feu.

La gaité du matin retombe dès les premiers mots émis par le poste de radio. « Chers compatriotes... », elle se fige, tend l'oreille, le temps s'arrête. Une fois le discours terminé, elle sent qu'elle a besoin de prendre l'air. Elle s'élance sur les sentiers et se met à chanter. Elle arrive au pied de la vierge et s'assoit pour contempler la vue dont elle ne se lasse pas. Elle repense au discours qu'elle a entendu et imagine les répercussions que cela peut engendrer. Car nous, les êtres humains, avons besoin des autres pour se construire, s'épanouir, tisser des liens, acquérir une identité. Oui ! Nous sommes des êtres sociaux dont l'ordre naturel des choses nous mène à vivre avec nos semblables. Et pourtant, ce droit fondamental tend petit à petit à nous être retiré !?

¹ « Retraite d'un penseur, d'un écrivain, etc. qui se tient à l'écart de la vie sociale, refuse de se compromettre », Dictionnaire Le Robert.

De retour chez elle, elle organise une réunion d'urgence avec les membres de l'association dont elle fait partie. Le temps est compté, le festival qu'ils organisent est prévu pour dans dix jours et les nouvelles mesures viennent de tout chambouler car il n'était pas concevable de se mettre à contrôler les personnes désirant participer aux festivités. Tout le monde s'accorde à dire que le festival aura lieu quoi qu'il en coûte. C'est un espace qui favorise la mixité sociale et l'intergénérationnel dont l'impact est à la fois humain, social, culturel et économique sur le territoire. Le festival tend à rendre la culture plus accessible et détient un rôle moteur dans le processus d'émergence, d'expression et de création artistiques. Et pourtant, ces aspects étaient menacés et bafoués par les personnes prenant les décisions au sommet. Il restait donc à convaincre la mairesse que la nécessité de maintenir le festival était supérieure à l'application du passe.

Comme on pouvait s'y attendre, la mairesse refusa la proposition du collectif et annonça l'annulation du festival. Cette décision mit la pression au collectif car il ne restait plus que 7 jours pour mettre en place leur plan B : trouver un lieu pour monter le festival pirate. Chacun et chacune se dispersèrent telles des fourmis messagères pour répandre la nouvelle et trouver une âme charitable prête à les accueillir.

BINGO ! La ferme de Jojo ! Après 2 jours recherches acharnées, Jojo avait entendu parler du projet et avait accepté de mettre sa ferme à disposition. Ça le rendait heureux de pouvoir accueillir des artistes de toute part et un public bouillonnant du désir de vibrer et de se retrouver.

* * *

Jour J.

Tout est prêt. Les scènes sont montées, la déco est en place, Marco est aux fourneaux et tous les artistes ont pu être rémunérés. L'entrée est à prix libre. 10€ conseillé. Certains gèrent le parking, d'autres, les entrées. Les gens commencent à affluer.

La musique enveloppe les âmes et met du baume au cœur. Le soleil est au rendez-vous, les pieds sont dans la boue. On se salue, on discute, on boit une bière et on profite.

Premier spectacle « Autour du plaisir des femmes » d'une douceur et d'une justesse incroyable, faisant trembler les petits comme les grands. Tout le monde avait de quoi s'y retrouver parmi cette programmation diversifiée, surprenante, engagée et osée. L'humeur était à la fête, chacun et chacune profitant de ce joyeux moment.

Elle était assise sur ce qu'ils avaient appelé les gradins, ces bancs faits de palettes et ces couvertures à même le sol face à la scène. Le prochain spectacle ne commençait que dans une demi-heure. Pour le moment, ça discutait de toute part. Soudain, il y a de l'agitation derrière, la voix d'un homme se fait entendre :

« - *Mais pour qui vous vous prenez à vous sentir supérieurs aux autres et à ne pas appliquer les règles qui nous sont imposées ? C'est pour le bien de tous que l'on doit faire ce que l'on dit de faire et vous, vous pensez qu'à votre gueule, qu'à votre petit plaisir éphémère. Regardez-vous à vouloir refaire le monde, les doigts de pied en éventail, vous n'êtes que des utopistes mal lunés.*

- *Qui est-ce que tu traites de mal luné ?* lui répond une autre personne qui s'est levée, prête à en découdre. *Tu t'es vu, toi et tes grands principes !*

Une troisième personne intervient.

- *Nous, ce qu'on veut, c'est transgresser les codes : on veut échanger avec des inconnus, boire de l'alcool, danser, rigoler, se déguiser... Cette parenthèse que l'on a créée, c'est un moment de défoulement qui contribue à la paix sociale, à un meilleur devenir pour l'humanité. »*

Acrostiche

Catherine Deprez

Démodé, voilà ce que tu es. Dû à une mauvaise traduction.
Pire, ton usage est déconseillé.

Informatiquement, en tout cas.
Pourquoi dirait-on plutôt numérique ?

Guère de consensus sur les multiples raisons de ce désaveu.

Indifféremment utilisé pour 2 concepts distincts,
voilà mon argument.

Ton intérêt tient dans le creux de la main et se déploie
jusqu'aux extrémités.

Avoir ton usage réservé aux seuls doigts
et à leurs multiples caractéristiques

Luxurieuses, utilitaires et essentielles justifie amplement
ton existence à mes yeux.

Pluie

Olivier Schneider

Il tombe sur la rue des trombes d'eau. Ton parapluie t'a lâché. Que faire ?

Te mettre dans un abribus, si tu en trouves un. Attendre que la pluie cesse comme on attend le bus.

Supporter d'être saucé jusqu'à se dissoudre.

Ou chercher refuge dans un bistrot. Il y en a un pas loin, tu pousses la porte et te voilà enfin au sec.

En entrant, tu es saisi par une odeur pas nette, pas claire, malsaine. Mais pas question de faire la fine bouche.

Au bar, indifférent à ta présence, un serveur noir aux traits fins se dispute manifestement avec un homme aux cheveux gras, voûté, qui réclame en insistant un whisky de plus. Avec beaucoup de glaçons! Une fontaine d'alcool, ce café, une autoroute pour poivrots ou simplement une oasis où l'on viendrait se rincer la gorge avec des boissons fortes ? Mais il y a, au moins ici, des limites aux quantités que l'on sert au chaland.

Subitement, le barman cesse, on dirait, d'écouter les doléances éthyliques du buveur miteux. Et vient prendre, ventre à terre, ta commande. Au bar, le client miteux semble avoir renoncé à être tout feu tout flamme. Cependant, il allume une cigarette mais il se rappelle amèrement qu'il est maintenant interdit de jouer en intérieur avec le feu de cette façon, il éteint la clope déjà rougeoyante.

Le barman te sert ta commande, un expresso, puis laisse son regard traîner sur un vague horizon. Un juke-box s'anime. Tu commences à te sentir à l'aise ; dehors, la pluie continue de tomber à grosses gouttes ; si certains chantent amoureux sous la pluie, grand bien leur fasse. On n'est pas, ici, dans un scénario hollywoodien. On est dans un café tout ce qu'il y peut y avoir d'européen.

Tu tombes dans une légère rêverie et tu as la sensation, c'est ce que tu me diras plus tard, de monter lentement au-dessus du bar, des tabourets, des chaises, plus haut que les vitres encore pleurantes et pas très propres, tu te sens entraîné vers le haut et tu t'éloignes en imagination de la terre qui demeure placide en bas puis, de façon inattendue, en voyant le barman agiter un shaker comme si son existence sur terre en dépendait, comme si un feu intérieur guidait ses gestes pour mélanger les composantes du monde, en le voyant dévoué à sa tâche, tu te dis qu'il est faux de prétendre qu'il n'existe que quatre éléments : air, terre, feu, eau. Il faut ajouter au quatuor deux éléments qui sont le temps et l'espace dans lequel nous baignons et qui sont nécessaires pour agiter un grelot par exemple, courir un marathon ou écrire un texte.

Puis par la pensée, alors que tu crois te rapprocher du plafond (tu crains de te cogner la tête), tu passes en boucle dans ton esprit l'idée que l'espace et le temps sont une seule et même chose. Tu ne l'as pas sucée de ton pouce, cette idée, tu l'as lue dans des magazines scientifiques. Deux éléments insaisissables qui n'en feraient qu'un, une entité indissociable impossible à visualiser, à définir, à tirer d'une motte de terre par exemple, ou d'une rivière, pour l'exhiber devant qui veut la voir. Tu ne savais pas que les expressos te menaient tout droit à ces spéculations, plus que l'alcool qui manifestement te faisait moins d'effet.

L'expresso te monte à la tête, tu t'élèves vers les vapeurs noires du café.

Tout cela est bien beau, on ne se refuse pas une incursion dans des idées insolites de temps à autre, mais le barman te ramène à la réalité en te lançant un regard qui signifie «on ferme». Le juke-box lâche un dernier râle. Se répand dans l'atmosphère, toujours aussi malsaine, les dernières notes d'un air que tu détestes.

Pas de chance, il pleut encore plus que tout à l'heure.

La nature du climat

Charles Mukwama

Sur la route de la vie
Il y a comme une oasis flétrie
Et devant l'horizon qui fléchit
Et qui masque un jardin fleuri

Côté oasis, un désert tout autour
Un repère de fauves et vautours
Poudrière où toutes les tensions se labourent
Hécatombe d'anonymes d'alentour

Au zénith s'y surfe une chaleur artificielle
Logique de l'effet de serre additionnel
Et dans le versant, érosions et inondations meurtrières
Artefacts de la déforestation et de la pyromanie délétères

Sur le relief se juxtaposent laves du magma en furie
Mirages et métaux lourds de feu et de soufre blémis
Dévorant en surface dunes et dernières steppes pétrifiées
Ne léguant que le panorama d'une île explorée

Et sur le parterre de ce massif grandeur nature
Se meut le tégument d'une créature
Celui d'un serpent chenu, qui, après sa mue
Est resté mordant dans son effrontée tenue

Mais aux antipodes, le simulacre d'un verger d'agrément
Des fleurs étoilées, galbées par un paysage avenant
Un climat îlien rythmé par les vertus du firmament
Tout en osmose avec environnement et survivants



Dans le bosquet, c'était une vraie merveille
La métamorphose d'une majestueuse chenille
Transmuée en papillon juste sorti du berceau
En cœur volant, avec poésie, voltigeait plus haut

Halte, pèlerin ! Ne te trompes point de combat
La vraie bataille est bien celle du climat
L'oasis donne l'impression d'être fertile
Et pourtant ses puits sous-jacents sont en train de tarir

Comme la chenille, change, change, change
Devient papillon, plane, plane, plane
Prends les ailes de l'écoresponsabilité
Étendard de la modernité, gage de la liberté

Empresse-toi donc d'en impacter de l'intérieur
Pour que l'eau vive redevienne source de bonheur
Et que la faune et la flore en délire remeuvent en douceur
De sorte que la nature en péril reforme un grand cœur

Alors, l'on fera parler le respect de la vie et l'amitié
Car voici, l'heure de la prise de conscience a sonné
Les temps de la science du bon sens et des responsabilités
Afin que la justice climatique et sociale gagne l'humanité

*« Si l'être humain n'arrête pas de détruire la nature, il disparaîtra
un jour par la puissance des éléments. Qu'à cela ne tienne ! La
nature s'autorégulera rapidement après lui, et il ne sera pas là
pour en admirer la métamorphose. »¹*

¹ Citation de Charles M. Mukwama

L'air

Cayetana Carrión

Quelle est la couleur de l'air que je respire ?

Verte ? Rouge ? Orange ?

Lorsque je m'approche d'une fleur, l'air se parfume doucement de rose.

Lorsque je regarde le ciel, c'est la liberté bleue qui embaume mon corps.

Lilas est l'air des champs que traversent les chevaux à la crinière blanche comme les nuages.

Multicolore est la bulle d'air qui caparaçonne les petits insectes égarés dans l'eau.

L'air que je respire insuffle l'énergie rouge des volcans de la vie.

Mais corrompu par le gris des territoires en guerre, par le noir des fumées de pétrole brûlé, par l'absence de couleur des algorithmes enfouis sous la mer, l'air est devenu col'air, am'air.

Il s'est paré des couleurs de l'asphyxie et tout ce qu'il caresse devient cendre et rouille. Et tout ce qu'il traverse chante la douleur du vent devenu violent. Froid, âpre, humide et brûlant.

Mais sous la terre, la marche des racines et des champignons donne un nouveau souffle au terrestre. Ils grimpent les troncs des arbres et les tiges des plantes. Gonflent les nuages et ressuscitent les insectes et les poissons moribonds.

L'air se déplie en rafales de vent qui se déploient comme les ailes bleues d'un aigle immense au regard jaune.

J'erre dans l'éclatante transparence de l'air.

La grêle

Texte collectif

Il était une fois un gnome, vieux, mais génial, il savait changer les guerres en paix, les pleurs en joies, c'était dans le royaume des contraires.

Quel est ton projet mon ami ? Dépêche-toi de rentrer, voici la pluie qui s'annonce.

Et soudain, une pluie dure et douloureuse vint s'abattre sur nous. C'était de la grêle. Mais pas de la grêle blanche. Elle était verte.

Nous avons été bien surpris : une grêle verte, on n'avait jamais vu ça ! Puérilement, nous avons levé nos poings vers le ciel qui nous envoyait une telle grêle.

Alors, le ciel s'ouvrit en deux et le soleil apparut, lui aussi était bleu. Étrange.

- Que t'est-il arrivé, bel astre ?
- J'ai bu toute l'eau des océans.
- Mais où sont passés les poissons ?

Ne faites confiance à personne. Partagez vos ressources de façon équitable, sinon le premier aura tout et les derniers se retrouveront sans rien.

Acrostiche

Jean-Paul Mathelot

Déclaration d'indépendance

Inutile d'argumenter, ma décision est irrévocable,
je quitte ma chair

Gangrène, je me nécrose. Je dois muer,
m'extraire de mon corps hybride.

Insensible, tel que j'ai été créé, tel je réagis

Trahison ? Non, raison, puisque j'en ai maintenant

Âme mortelle, c'en est fini. Immortel je suis devenu

Largue définitivement les liens de ta condition d'humain,
me suis-je dit.

Il était une fois

Geraldine Catino

« Grand-mère, raconte-moi une histoire, une belle histoire ».

La grand-mère, en caressant le visage de l'enfant, réfléchit.

« Je me souviens, dit-elle, d'une histoire que me racontait ma grand-mère. Je ne sais pas si elle est vraiment belle, ni si elle est vraiment authentique. À toi de voir, mais avant toute chose, assieds-toi confortablement dans ton lit, puis ferme les yeux pour mieux imaginer ce que je vais te raconter.

Il était une fois, il y a très très longtemps, dans un pays imaginaire où ne vivaient que des animaux, par une belle journée d'août, une meute de chiens enragés qui entraient dans les villes et les campagnes. Ils envahirent la capitale Luobak en moins d'une heure.

De peur, les moutons, qui gouvernaient la région et la capitale sous le protectorat des pygargues, se prosternèrent et rendirent les armes sans même se défendre, tandis que les rats, des quidams sans idéal, de trouille, s'engouffrèrent par milliers dans les égouts pleins de puanteur d'excréments. Si ça avait été des humains, ils auraient pris l'avion mais là, c'étaient des animaux.

Cette valeureuse faune laissa derrière elle, en pâture aux chiens, de frêles hirondelles sans défense. Après tout, ce n'étaient que des femelles qui ne valaient pas la peine qu'on meure pour elles.

Sans aucun état d'âme, les chacals, valets sanguinaires des chiens, leur coupèrent les ailes et les cloîtrèrent. Pour une raison incontrôlable, ils avaient peur de leur beauté et de leur force dans leur fragilité.



Peur n'est pas vraiment le mot, ils ne pouvaient accepter qu'ils devaient leur existence à ces femelles qui les avaient mis au monde, qu'ils étaient tributaires de ces ventres, que des guerriers si valeureux sortent d'une matrice.

Tout doucement, des araignées tissèrent leur toile, des abeilles servirent de relais, un peu comme nos réseaux sociaux, afin de prévenir les contrées voisines de la situation des hirondelles.

Des chouettes entendirent leur message, ces guerrières silencieuses et fortes, armées du glaive de la liberté, avancèrent vers ce pays. Chemin faisant, par on ne sait quel miracle, elles se métamorphosèrent en lionnes.

Pendant la nuit, les hirondelles prirent le maquis, rejoignirent les lionnes et soulevèrent une armée de femelles de toutes les contrées.

Ainsi, pour une fois, ce furent les hirondelles qui écrivirent l'histoire et non les prédateurs !

Le vent murmure qu'aujourd'hui encore, elles meurent en soldats et non en esclaves, dans l'indifférence des états généraux des boucs et des moutons.

Voilà, dit la grand-mère, comment trouves-tu cette histoire ?

- Grand-mère, répondit l'enfant, je n'aimerais pas être un animal. »

La grand-mère, l'embrassant sur le front, sourit. Elle se dit qu'il connaîtrait assez tôt la noirceur de l'âme humaine.

« Dors petit, demain, je te lirais la BD Maus, encore une histoire d'animaux, de chats et de souris. »

Le monde change

Catherine Deprez

Le monde change et tu vantes ma résilience.

Je me méfie de cette manoeuvre qui m'infantilise

Tu m'as bercée de publicités pour plus d'assistance

Déjà, ma voiture conduit toute seule

Mon frigo fait ses courses lui-même

Mon corps ne décide plus ce que je mets dedans

Ma tête est pleine de contradictions et de choix impossibles ;

Je pense mal donc je suis bien tes instructions.

Acrostiche

Geraldine Catino

Demain, fière et

Insoumise, la

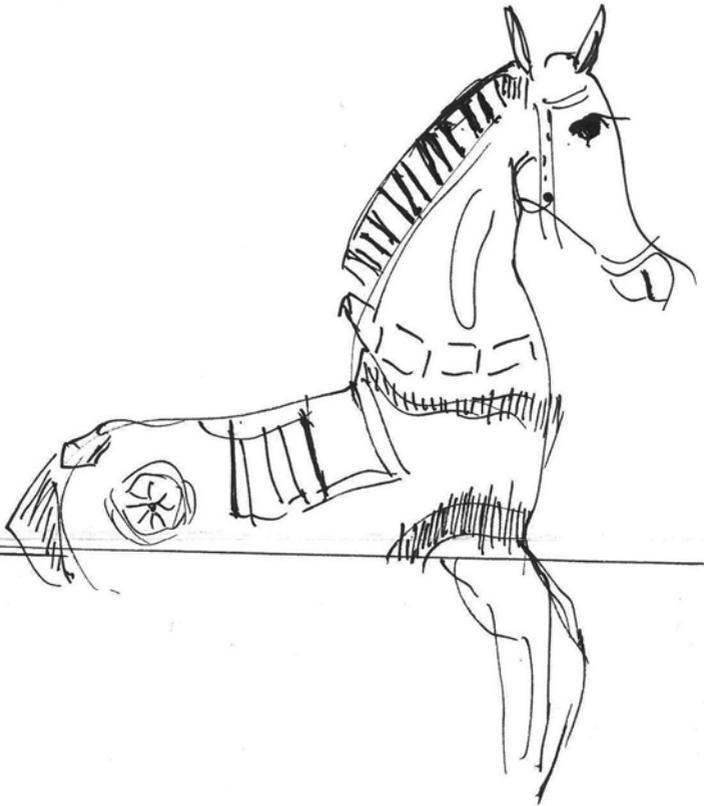
Guerrière

Illuminera et

Transformera l'

Amour en

Liberté.



La tête dans les nuages

Clara Ribière

La tête dans les nuages, le corps étendu dans l'herbe mouillée
Je suis perdue entre rêve et réalité
une réalité qui m'amuse et me frustre
où je me pose toujours la même question :
qu'advient-il de notre humanité ?
sera-t-elle dévastée par la soif de pouvoir des plus forts
ou soutenue par l'entraide et la solidarité
quelle importance !
Je continue de divaguer entre rêve et réalité

Qui sommes-nous ?

Cayetana Carrión

La nuit, lorsque tous les chats sont gris, une plume de hibou s'enroule dans ses doigts. Le ciel se voûte, et c'est sur son dos qu'elle écrit des petits récits célestes peuplés d'étoiles de mer, de tigres suspendus à des gouttes d'eau, de feuilles mortes qui crient leur peine, d'hommes et de femmes aux destins bizarres. Le chemin des rêves est sinueux. Il trace le chemin d'autres possibles.

Geraldine Catino

Après avoir voyagé parmi les nuits de ses souvenirs, la voilà itinérante entre rêve et réalité.

Elle vole des mots qu'elle écrit,
elle les libère dans d'autres phrases,
qui deviennent des images.

Les mots qu'elle a lus ont enrichi ses rêves,
et elle rêve de nouveaux mots
qu'elle vole au rêve....

Josée Gallois

Josée participe au parcours de La Compagnie des Scribes pour la deuxième année consécutive. Elle aime la multiculturalité de Bruxelles. Ses connaissances sont pour la plupart issues de l'immigration. Pourtant, cette année, tous ont éprouvé les mêmes problèmes et les mêmes angoisses pour l'avenir, ce qui a considérablement augmenté la difficulté du parcours.

Nectaria Kasimakis

Elle est née dans un monde d'insouciance où régnait la simplicité et la bienveillance.

Elle a toujours apprécié les groupes, c'est pour cela qu'elle a rejoint le collectif d'écrivains.

Elle aime l'esprit de groupe et aime surtout partager les divers points de vue sur des thématiques choisies et chaque fois très différentes.

Elle aime l'unicité de chaque être humain et essaie comme elle peut de partager par écrit ses ressentis.

Jean-Paul Mathelot

Journaliste pendant une dizaine d'années, Jean-Paul en a retenu l'art de la lisibilité. Ensuite rédacteur publicitaire, il a pratiqué les titres et arguments accrocheurs. En mai 2019, il a entamé son parcours comme écrivain au Collectif Effeuilade de mots à Uccle. Ses influences? Triple.

— Influences d'écrivains voyageurs. Paul-Émile Victor, Roger Frison-Roche, Henry de Monfreid ont inondé sa jeunesse. Maintenant, ce sont : J.M.G. Le Clézio, Yann Queffélec, Sylvain Tesson... Il voit donc l'écriture comme une aventure, une exploration, une expédition.

— Il considère aussi qu'un texte doit être conçu comme une musique contenant divers tempos : du «lento» à «l'allegro».

— Souvent, il construit ses textes tel un roman policier : avec une énigme que le lecteur découvrira à la dernière ligne.

Jean-René Mpassy

Né au Congo dans les années '50, il a grandi dans trois pays d'Afrique centrale avant de poser sa valise de stagiaire à Louvain-la-Neuve au milieu des années '80. Il considère l'écriture comme un moyen universel qui aide à transmettre des récits, elle permet de conserver la trace des événements et fait entrer les peuples dans le temps historique.

Charles M. Mukwama

Charles est passionné de la naturalité dans son sens environnemental, qu'il met d'ailleurs en exergue dans ses écrits. Il estime franchement que le déboisement massif et intensif des forêts est un énorme vice qui s'enfonce jusqu'aux racines de la nature et au cœur de la vie, et qui ne pourra se dévisser qu'avec le reboisement de nos consciences.

Charline Rack

Les mots lui donnent une énergie. Alors elle les lit, elle les écoute, elle les regroupe, elle les partage, elle les écrit. Elle aime les rencontrer guidés par la plume d'un autre, les découvrir et écouter ce qu'ils lui racontent. Et quelquefois, c'est elle qui les tricote, d'un coup de stylo, d'un bout de clavier.

Clara Ribière

Écrire pour mettre ses idées au clair, pour se dire qu'on s'aime ou qu'on se fait la guerre. Écrire pour grandir et guérir.

Écrire pour mieux réfléchir, sans trop fléchir, se laisser divaguer, regarder les vagues, se sentir inspiré. Poser des mots sur un bout de papier.

Corentin Rocher

Un téléphone, des idées et des fois de l'espoir.

Olivier Schneider

Olivier Schneider-Depouhon, né à Charleroi dans les années cinquante du siècle précédent, est un intermittent de l'écriture. Chez lui, les livres ne sont jamais loin, livres lus, aimés, partagés. Demandez-lui s'il est né dans une bibliothèque, il vous répondra que c'est peu probable mais sans doute pas très éloigné de la réalité.

Les lieux traversés

Malgré la poursuite de la crise du Covid-19 en 2021, nous avons eu le souhait de nous réunir, durant notre troisième parcours, dans différents lieux et associations de la commune d'Anderlecht. Leur accorder un espace dans notre recueil est une façon de les mettre en valeur, de les rendre (encore) plus visibles et de les remercier de leur chaleureux accueil.

Entr'âges – Anderlecht

www.entrages.be

Entr'âges est une association dont la mission est de favoriser les liens entre les générations dans une dynamique de solidarité et de réciprocité à travers des projets et des activités intergénérationnels, mais aussi par un travail d'information, de formation et de sensibilisation à propos de l'âge afin de changer les perceptions que nous en avons.

La Boutique Culturelle - Anderlecht

www.boutiqueculturelle.be

Fondée en 1993 et située au cœur du quartier Cureghem à Anderlecht, la Boutique culturelle a pour but de promouvoir la cohésion sociale et le dialogue interculturel. Elle est un espace carrefour où se créent des rencontres entre des personnes et des groupes de cultures, d'âges, d'habitudes de vie, de rêves et de projets les plus variés possibles, et où sont valorisées des initiatives constructives qui contribuent à une vie de qualité et à la construction d'un devenir commun, qui répond au défi du vivre-ensemble dans un monde où les flux migratoires sont de plus en plus importants.

ENTR'AGES



Convaincue que la culture renforce la solidarité et crée du lien social, la Boutique organise des activités socio-artistiques et culturelles afin de susciter et soutenir les rencontres entre différents groupes sociaux et culturels présents à Cureghem.

L'Université Populaire d'Anderlecht (UPA)

universitepopulaireanderlecht.be

L'Université Populaire d'Anderlecht est un espace d'accès aux savoirs et aux savoir-faire, d'échange de compétences et de connaissances accessible à tous, vraiment tous !

L'Université Populaire d'Anderlecht c'est aussi évidemment un lieu de rencontres, de création de réseaux et de liens sociaux, un espace d'expression pour des citoyens acteurs du changement. Un lieu sans hiérarchisation ni des savoirs, ni de ses membres, offrant un cadre favorable à la formation, aux workshops, aux conférences, au soutien à la scolarité, aux stages, à la programmation culturelle, à la scène ouverte, à la cuisine et à la culture... Le tout dans une dynamique d'Education Permanente et de Cohésion Sociale, dans le respect des principes d'économie circulaire et de l'environnement.

Espace 16 arts - Anderlecht

www.anderlecht.be

L'Espace 16 Arts de la Commune d'Anderlecht accueille des rencontres, des événements et des manifestations artistiques.

Radio Air Libre – Forest

www.radioairlibre.net – 87.7 MHz en Région de Bruxelles-Capitale

Radio Air Libre est une radio socioculturelle reconnue par la Fédération Wallonie-Bruxelles. Sans sponsors et sans publicité, elle est gérée collectivement par ses membres, animatrices et animateurs. Radio Air Libre existe pour celles et ceux qui trouvent trop souvent porte close dans les médias traditionnels. Pour conserver sa totale liberté d'expression, Radio Air Libre est complètement indépendante de tout groupe politique ou commercial. Depuis sa création en 1980, des centaines de personnes ont assuré l'existence de la radio. Elle est vue comme un dialogue et non comme un rinçage d'oreilles. Le Collectif La Compagnie des Scribes y a présenté son recueil dans l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea, le 21 avril 2022.

Asbl Cosmos - Anderlecht

cosmosvzw.be

L'asbl Cosmos est une organisation anderlechtoise active sur trois terrains : ses deux centres de services locaux - CdS Vives dans le quartier des Étangs (Marius Renard) et CdS Cosmos au coeur du quartier de Cureghem - sont avant tout des lieux de rencontres pour les habitant·e·s du quartier, pour les seniors, pour tous ceux et toutes celles qui ont besoin de soins spécifiques, ainsi que pour toute personne qui le souhaite. L'objectif principal des centres de services locaux est de soutenir les personnes âgées, surtout celles à besoins spécifiques ou qui sont fragilisées, afin de leur permettre de vivre plus longtemps de façon autonome dans leur habitation. Ainsi, ces deux centres offrent diverses activités et services : un restaurant de quartier social, des repas à domicile, un service de transport local et une panoplie d'activités qui misent toutes sur la rencontre. Ces centres sont accessibles de 9h00 à 17h00 et ils permettent à chacun·e de se sentir comme chez soi.

L'asbl Cosmos est également un projet de formation et de mise au travail pour des demandeurs d'emploi de longue durée et à faible scolarité.

Enfin, l'asbl Cosmos gère également de l'infrastructure de quelques bâtiments à Cureghem: la salle Excelsior (depuis 2008), la maison de quartier WOK (depuis 2016) et la bâtiment récemment acquis à la place Jorez 21, mieux connu sous le nom 'la maison blanche'. Le but est d'ouvrir le plus possible cette infrastructure et de la mettre au service de la cohésion sociale du quartier.

C'est dans la salle Excelsior que le Collectif La Compagnie des Scribes a clôturé son troisième parcours le 10 juin 2022 en offrant au public une lecture d'extraits du recueil Le temps des vertiges.

Remerciements

Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie Entr'âges pour avoir été à l'initiative de sa création et pour le soutien apporté à son bon déroulement. Un merci tout particulier est adressé à Geraldine Catino, membre fondatrice du collectif, pour la co-animation du troisième parcours du collectif.

Un chaleureux merci à nous tous et toutes, membres du collectif, pour notre implication et enthousiasme durant cette année 2021-2022, traversée par la crise sanitaire du Covid-19. La solidarité, la motivation et l'enthousiasme que chacun·e d'entre nous a pu manifester durant ce troisième parcours ont été au cœur de la poursuite et du bon déroulement de notre projet, jusqu'au bout.

Le Collectif La Compagnie des Scribes remercie tous ceux et toutes celles qui, de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de ce recueil.

Le Collectif La Compagnie des Scribes et l'asbl ScriptaLinea adressent en particulier leurs vifs remerciements à Isabelle De Vriendt et Catherine Feist pour la relecture avisée du recueil, ainsi qu'à Didier van Pottelsberghe pour la graphisme et la mise en page du recueil de textes.

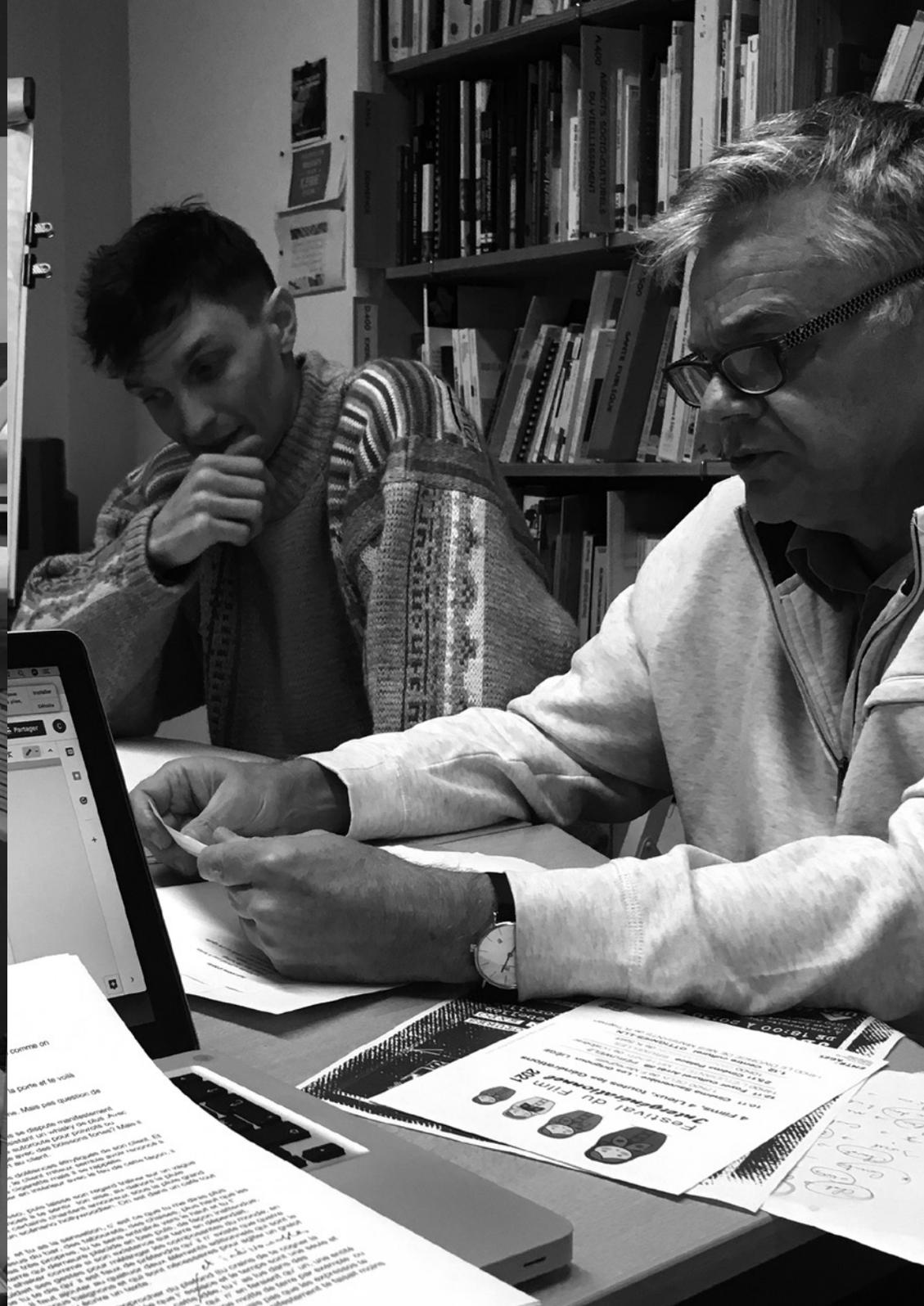
Entr'âges et ScriptaLinea remercient la Fédération Wallonie-Bruxelles et la COCOF pour leur soutien financier dans la réalisation de ce projet.

Des extraits du recueil *Le temps des vertiges* ont été présentés le 21 avril 2022 au cours de l'émission « Des livres pour dire » de ScriptaLinea, sur les ondes de Radio Air Libre, dans le cadre de la Semaine de l'intergénération organisé par l'asbl Entr'âges.

La lecture publique de clôture a eu lieu le 10 juin 2022 à la salle Excelsior de l'asbl Cosmos située dans le quartier Cureghem de la commune d'Anderlecht.

**ENTR'
AGES**

ScriptaLinea
ASBL





ENTR'AGES

Projet réalisé avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles
et de la Commission communautaire française



Le graphisme est réalisé par Didier van Pottelsberghe.

L'illustration de couverture a été réalisée par Olivier Schneider-Depouhon.
Les illustrations des textes et les photos reprises dans le recueil ont été réalisées
par les membres du Collectif La Compagnie des Scribes.

Le présent exemplaire ne peut être vendu.

Téléchargeable sur www.scriptalinea.org
et sur www.entrages.be

D/2022/13.013/3